AUTHOR:
PORCHER , R

TITLE:
NOTES DE VOYAGE D'UN PELERIN

PLACE:
BLOIS

DATE:
1887

Master Negative #

93-81699-13

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

945R66 Porcher, R.
P82
Notes de voyage d'un pèlerin de Rome en 1887. 2e éd.
Blois 1887. O. 89 + 1 p.

348111

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35 mm REDUCTION RATIO: 11X
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 10/21/93 INITIALS BAP
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

BIBLIOGRAPHIC IRREGULARITIES

MAIN
ENTRY: Notes de Voyage...
Porcher, R.

Bibliographic Irregularities in the Original Document
List volumes and pages affected; include name of institution if filming borrowed text.

_____ Page(s) missing/not available: _____

_____ Volumes(s) missing/not available: _____

_____ Illegible and/or damaged page(s): 25-38

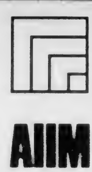
_____ Page(s) or volumes(s) misnumbered: _____

_____ Bound out of sequence: _____

_____ Page(s) or illustration(s) filmed from copy borrowed from: _____

_____ Other: _____

BEST COPY AVAILABLE

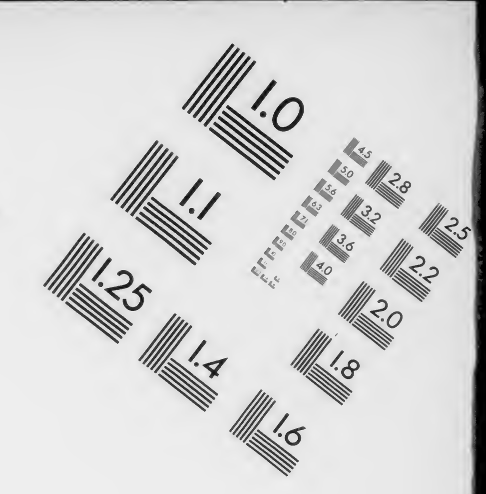


AIIM

Association for Information and Image Management

1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910

301/587-8202



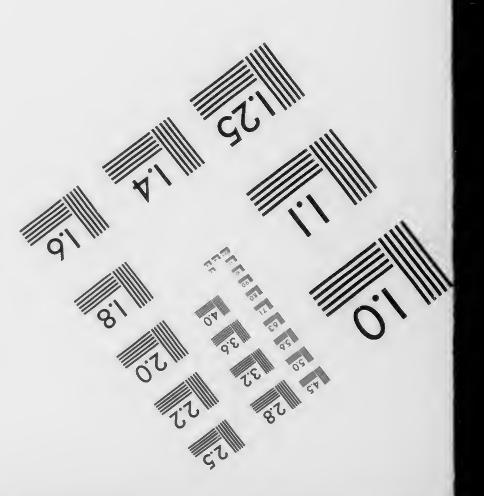
Centimeter

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 mm

1 2 3 4 5

Inches

1.0 1.1 1.25 1.4 1.6 1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0 4.5 5.0 5.6 6.3



MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.


NOTES DE VOYAGE

Bind cover in

NOTES DE VOYAGE

D'UN PÈLERIN DE ROME,

EN 1887, PAR R. PORCHER,

Docteur en Théologie, Chanoine, Secrétaire particulier de Monseigneur l'Évêque de Blois.

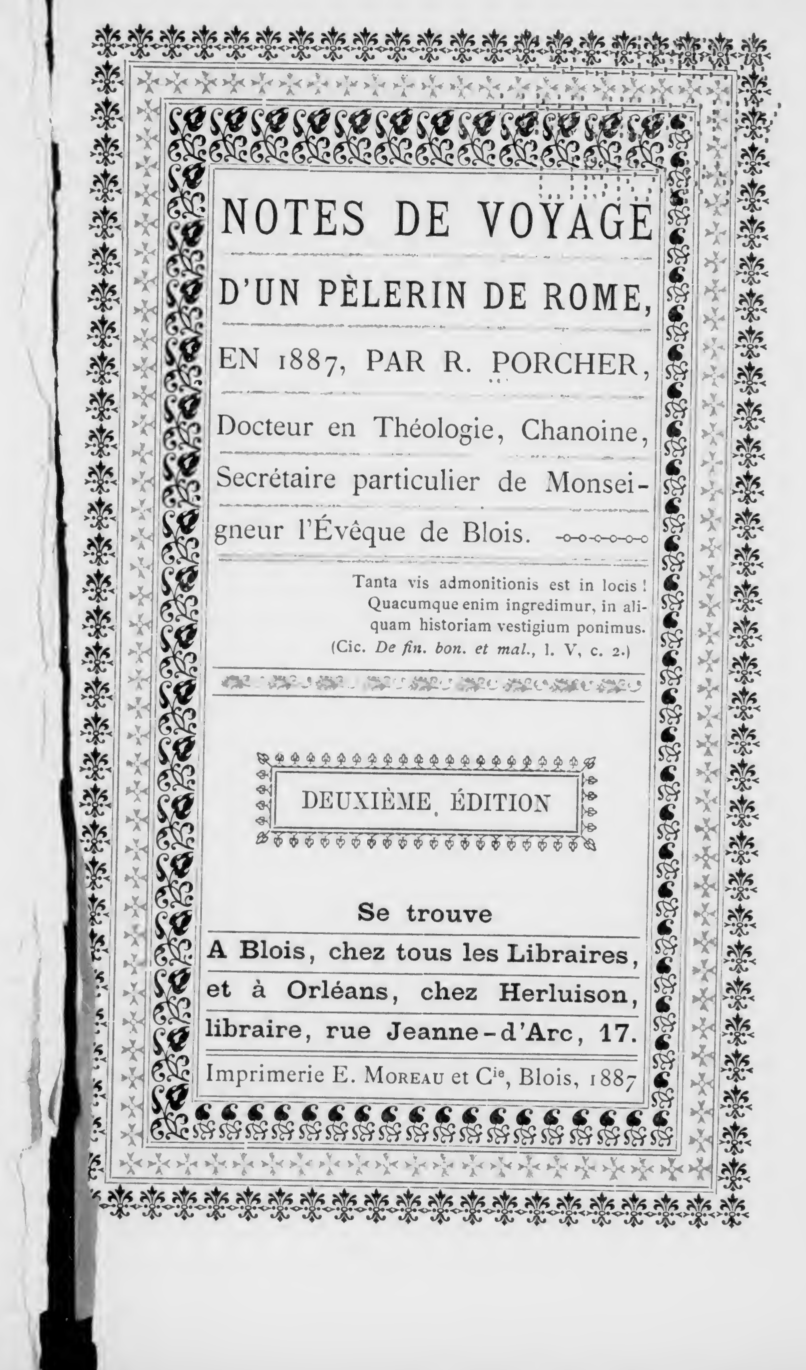
> Tanta vis admonitionis est in locis! Quacumque enim ingredimur, in aliquam historiam vestigium ponimus.
> (Cic. *De fin. bon. et mal.*, l. V. c. 2.)

DEUXIÈME ÉDITION

Se trouve

A Blois, chez tous les Libraires, et à Orléans, chez Herluison, libraire, rue Jeanne-d'Arc, 17.

Imprimerie E. Moreau et C[ie], Blois, 1887



NOTES DE VOYAGE
D'UN PÈLERIN DE ROME,

EN 1887, PAR R. PORCHER,

Docteur en Théologie, Chanoine, Secrétaire particulier de Monseigneur l'Évêque de Blois.

Tanta vis admonitionis est in locis ! Quacumque enim ingredimur, in aliquam historiam vestigium ponimus.
(Cic. *De fin. bon. et mal.*, l. V, c. 2.)

DEUXIÈME ÉDITION

Se trouve
A Blois, chez tous les Libraires, et à Orléans, chez Herluison, libraire, rue Jeanne-d'Arc, 17.

Imprimerie E. Moreau et Cie, Blois, 1887

A SA GRANDEUR MONSEIGNEUR

LABORDE, ÉVÊQUE DE BLOIS,

EN SOUVENIR DE CE VOYAGE,

HOMMAGE DE RECONNAISSANCE ET

DE PROFOND RESPECT.



AVERTISSEMENT

Ceci n'est point, à proprement parler, un livre sur Rome. Il faudrait un travail plus approfondi et plus parfait pour parler dignement d'une ville incomparable. Le titre de cet opuscule dit ce qu'il contient en réalité : de simples notes, prises en courant, au jour le jour, suivant l'inspiration du moment, pendant un voyage, où il me fut donné d'accompagner mon Évêque, dans sa visite quadriennale au Souverain Pontife.

Je raconte, en fidèle observateur, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, ce que j'ai ressenti, dans cette excursion rapide. J'exprime les impressions causées en moi par l'aspect des choses et des lieux, avec sincérité, sans préoccupation littéraire, préférant plutôt l'esquisse au tableau, et me contentant souvent, pour rendre ma pensée, d'un mot, d'un coup de crayon, d'un trait inachevé, mais qui laisse toujours deviner le reste.

On ne trouvera ici que la reproduction d'une série d'articles déjà insérés dans la Semaine Religieuse *de Blois, et écrits spécialement à son intention. J'y joins aujourd'hui quelques chapitres nouveaux, que je n'avais pas cru pouvoir publier alors, pour ne pas encombrer une feuille périodique trop restreinte, ni abuser de l'hospitalité que rédacteur et lecteurs m'avaient gracieusement octroyée pendant plusieurs semaines.*

Ce petit travail, auquel il manque bien des pages, est au fond un hommage filial rendu à l'Église et à sa divine mission sur la terre. Pour traduire ce sentiment, l'étendue du volume importe peu.

R. PORCHER.

Évêché de Blois, le 11 Mai 1887.

NOTES DE VOYAGE

DE BLOIS A ROME

S'il est vrai que *tout chemin mène à Rome*, il est plus vrai encore que Rome est tout entière sur le chemin qui y conduit. A peine a-t-on dit : Je vais vers la cité sainte, que déjà l'esprit se remplit de sa douce vision et de ses immortels souvenirs : son histoire et ses merveilles fournissent un aliment inépuisable aux entretiens de la route; et la pensée ne s'en détache jamais complètement jusqu'à ce que l'on soit arrivé au terme. D'ailleurs, le trajet est rapide et court, grâce aux moyens mis à notre disposition par le génie de l'industrie moderne. Certes ce n'est pas moi qui contesterai au XIX[e] siècle le mérite de ses progrès matériels; et je me félicite bien sincèrement d'avoir à mon service cette merveilleuse machine à vapeur, qui a inauguré l'art des voyages, avec laquelle je puis, sans fatigue, atteindre jusqu'aux contrées les plus lointaines, et qui, supprimant l'espace, donne au cœur et à l'âme des ailes pour voler en quelques heures près de l'objet aimé et désiré. On compte de Blois à Rome, par la voie ferrée la plus directe, seize cent trente kilomètres environ, ou quatre cent huit lieues, que l'on peut franchir d'un seul trait, en trente-sept ou trente-huit heures.

C'était le 14 février de cette année jubilaire de Léon XIII, que Mgr l'Évêque de Blois devait partir pour accomplir une troisième fois son voyage *ad limina Apostolorum*. J'avais l'honneur de l'accompagner dans cette circonstance. A 7 heures 10 du matin, le train qui nous emporte, quitte la gare de Blois. Adieu à notre vieille et paisible cité et à tous ses habitants. Nous voilà donc partis, sous la garde du Seigneur, pleins d'allégresse et de confiance, chargés des messages et des vœux de nos amis et de nos proches, ambassadeurs de paix près des saints vivants et morts que nous allons vénérer là-bas ; quittant notre ciel d'hiver, notre température froide et brumeuse, pour marcher vers la région du soleil et de la lumière, vers cette terre prédestinée de la foi, de la doctrine, de la prière et du martyre.

Avec les glorieux tombeaux des Apôtres Pierre et Paul, et la présence vivante du Vicaire de Jésus-Christ, Rome est une chose si sainte aux yeux de l'Église, que l'évêque, dans la solennité même de sa consécration, s'engage à la visiter à des époques déterminées. Cette obligation canonique est aussi ancienne que l'Église, et Sixte V en a réglé positivement l'accomplissement dans sa célèbre bulle *Romanus Pontifex*, du 30 décembre 1585. Nous prescrivons, dit-il, nous commandons et nous ordonnons, à tous les patriarches, primats, archevêques et évêques, de la France et des pays voisins, de se rendre près du Siège apostolique, avec l'aide de Dieu, quatre ans après la promulgation de cette constitution, et de renouveler fidèlement cette visite tous les quatre ans dans la suite. *Sancimus, decernimus et mandamus, ut omnes patriarchæ, primates, archiepiscopi, episcopi, Galli, etc., quarto anno iter suscipiant, et Deo concedente perficiant, idemque quarto quoque anno repetant et observent.* C'est l'idée

de ce devoir sacré qui donne au voyage *ad limina* son importance si haute et son caractère surnaturel. C'est là ce qui le place à l'avance sous la protection assurée du ciel. Aussi comme il était doux de redire, au départ, les paroles si touchantes que la sainte liturgie met sur les lèvres des prêtres voyageurs : Que le Seigneur tout-puissant et miséricordieux nous dirige dans des voies pacifiques et prospères; que l'ange Raphaël accompagne nos pas, afin qu'un jour nous puissions rentrer sains et saufs, heureux et satisfaits, dans la patrie que nous quittons (1) !

Pendant ce temps, les villages qui bordent la voie, et dont le nom et la physionomie nous sont bien connus, disparaissent rapidement, les uns après les autres. Nous dépassons Orléans, la ville de Jeanne d'Arc, sur laquelle veille le doux et saint évêque qui poursuit avec ardeur, et qui obtiendra, nous l'espérons, la canonisation de l'héroïque Pucelle. Puis vient Étampes, dont le nom latin *Stampa* a toute la forme italienne, sans en avoir l'origine. Enfin, à 10 h. 40, nous voici à Paris.

Paris semble le point de départ obligé de tous les voyages à l'étranger. A tort ou à raison, on a fait de cette capitale brillante, le centre de l'activité et de la vie nationale ; c'est de là que partent chaque jour les messagers de plaisirs et d'affaires qui se dirigent vers la frontière. Un séjour de quelques heures n'est pas trop pour faire les démarches préliminaires et assurer les derniers préparatifs d'une excursion de longue haleine. D'ailleurs, c'est une satisfaction du cœur et un bonheur, pour un évêque qui se rend à Rome, de pouvoir présenter ses hommages au pre-

(1) *Brev. Rom.* Itinerarium clericorum.

mier représentant du Saint-Siège en France, au Nonce apostolique ; et de saluer le très digne pasteur de l'Église de Paris, le vénérable Mgr Richard, métropolitain de notre province ecclésiastique.

Le mardi 15, à 11 h. 15 du matin, en route pour les Alpes, par la gare de la puissante et riche Compagnie de Paris-Lyon-Méditerranée. Nous sillonnons des pays délicieux, fertiles, peuplés de châteaux, de villas, de bourgades, ornés çà et là de bois et de forêts, auxquels il ne manque que la verdure, et arrosés par de gracieux cours d'eau. Tout y semble fait pour le plaisir des yeux. Nous traversons ainsi, par un soleil superbe, Melun, Fontainebleau, Sens, les belles et imposantes montagnes de la Côte-d'Or, la Bourgogne et ses vignobles renommés. La nuit nous surprend un peu après Dijon. Son obscurité amène le recueillement et le silence. Déjà l'oreille, accoutumée au bruit, est devenue comme insensible à ce grondement sourd et monotone des wagons, qui roulent lourdement sur les rails. Les épaisses tapisseries, dont notre compartiment est garni de haut en bas, amortissent les secousses. Parfois, à la lueur de la petite lampe, qui laisse tomber silencieusement sa lumière blafarde, on se croirait immobile, et au milieu d'un immense désert. De Mâcon le train se dirige vers Bourg, Ambérieux et Culoz. A partir de Chambéry, la neige couvre la terre.

Nous ne sommes plus qu'à quelques lieues de la frontière française. A Modane, longue halte. On y peut, à loisir, apaiser les exigences d'un estomac fatigué par la route, et prématurément aiguisé par l'air vif de la nuit. L'atmosphère est glaciale. Les pics neigeux du Mont-Cenis brillent au-dessus de nos têtes dans l'obscurité et réfléchissent la clarté des étoiles. Bientôt la locomotive s'engage silencieusement sous le fameux tunnel des Alpes, œuvre gigantesque de l'ingénieur Sommellier ; et, en moins d'une demi-heure, ce trou de douze kilomètres est traversé. Le premier imbécile venu peut franchir, en dormant, ces redoutables montagnes, dont Annibal et Napoléon n'ont triomphé qu'à force de génie.

Nous sommes en Italie. Les premières lueurs de l'aurore descendent lentement jusqu'au fond de la vallée sauvage. Çà et là, de chétives maisonnettes perdues dans le chaos des sapinières et des rochers. Bientôt les grands bras du géant alpin s'écartent pour former le gracieux vallon de la *Dora Riparia*, et l'œil débarrassé du fastidieux rideau des montagnes, peut désormais se promener à l'aise dans les plaines fertiles qui descendent de *Sant'Ambrogio* à Turin.

Torino ! s'écrient les employés de la voie avec cet accent rauque et strident qui caractérise l'idiome barbare parlé en Piémont. Ah ! je le connais, dans sa situation si ravissante, ce *Torino*, tiré à quatre épingles, avec ses rues longues et droites qu'on dirait percées par un boulet de canon. Pauvre grande capitale abandonnée, autrefois pleine de cette animation qui accompagne la résidence des souverains, mais aujourd'hui triste et silencieuse comme une ville maudite ! Pas plus de mouvement à cette belle *stazione* que dans la simple gare de Blois. N'est-ce pas un véritable châtiment ?

Hâtons-nous de gagner Gênes, qui nous offre en passant ses attrayantes splendeurs. Le trajet présente une suite non interrompue de sites pittoresques et variés, tels qu'un paysagiste peut en rêver. Après

Alexandrie, on retrouve les montagnes ; ce ne sont que ponts, viaducs aux longues arcades, tunnels, travaux d'art de toutes sortes, vallées profondes, immenses lits de gravier où serpentent de minces filets d'eau et qui contiendraient des fleuves. A chaque instant se découvrent derrière les plis onduleux du terrain, des villas roses, des clochers carrés, des hameaux aux tuiles rouges, des champs où la vigne grimpe et court sur des enchevêtrements de roseaux. Partout la neige marque la surface grise de la terre de larges taches blanches que le soleil printanier n'a pas encore fait disparaître. A midi 45, nous sommes à Gênes. Il n'est pas de voyageur, si intrépide qu'il soit, qui n'aime à prendre un peu de repos, après une course échevelée. Nous allons nous accorder ce doux bienfait en consacrant la soirée à revoir la riche et intéressante cité dans laquelle nous venons d'entrer.

Mercredi, 16 février.

S'il faut en croire deux de nos compagnons de voyage, fort bien instruits, du reste, des choses et des gens de l'Italie, Gênes serait aujourd'hui une des villes les plus riches et les plus prospères de la péninsule. Le revenu de ses douanes égalerait à lui seul celui de toutes les autres villes du royaume ; et parmi ses commerçants enrichis les millionnaires se compteraient par centaines. Soit. Mais, à la vérité, on ne soupçonnerait guère cette extraordinaire opulence, en voyant la population qui sillonne les rues dans l'attitude simple et négligée de presque toutes les villes italiennes. Les gens que nous voyons ne sont pas tous des seigneurs. Toutefois, la voie qui, sous différents noms, conduit de la gare au centre de la ville, offre une longue file de splendides palais dont les beautés extérieures laissent facilement deviner les magnificences cachées. Ces rues, récemment décorées des appellations fastueuses et ridicules de *Nuovissima*, *Garibaldi*, *Roma*, etc., sont de véritables pages d'histoire qui portent les traces d'une réelle grandeur. On voit bien que Gênes, comme Venise, a pu être un jour la reine des mers.

A peine avons-nous terminé notre déjeuner à l'hôtel *Isotta*, que des acclamations, des bruits confus de multitude agitée, mêlés aux sons éclatants d'une fanfare qui approche, se font entendre dans la *via Roma*, et annoncent le passage du carnaval. Nous pouvons, en nous approchant de la fenêtre, jouir de cet intéressant spectacle. C'est une très curieuse cavalcade historique qui nous transporte tout à coup en plein ancien-régime, et représente la signature d'un traité de paix, conclu en 1381, entre les Génois et les Vénitiens, après une lutte prolongée où Gênes eut tous les avantages. J'aime ce beau cortège absolument honnête, décent, et d'une convenance parfaite. On n'a pas l'ennui d'y voir, comme ailleurs, des déguisements offensants, des masques grotesques, des exhibitions sottes et ridicules. Il semble que toute cette brillante et brave société du XIVe siècle, armée, noblesse, clergé, peuple, soit revenue aujourd'hui dans sa vieille ville, avec les riches costumes d'autrefois, pour faire regretter à ses descendants du XIXe siècle, l'antique splendeur de ses fêtes nationales. Car où trouve-t-on encore, de nos jours, dans les réjouissances populaires, l'histoire, le patriotisme, le sentiment du bien et du beau ?

Nous visitons dans la soirée trois magnifiques églises : la cathédrale San Lorenzo, Sant'Ambrogio

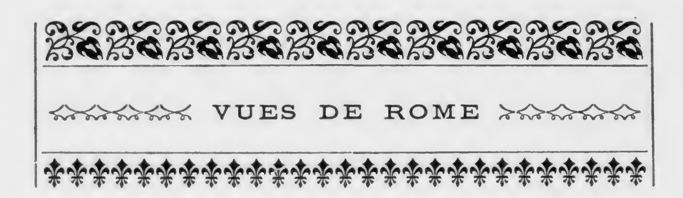
et la Santa Annunziata. Cette dernière, entièrement couverte de dorures depuis le haut jusqu'en bas, est d'une telle richesse, qu'il faut renoncer absolument à en donner une idée.

A signaler encore un très remarquable *Campo santo*, ou cimetière, situé en dehors de la ville, et dont les immenses galeries couvertes, un peu trop semblables peut-être aux salles d'un musée, renferment des milliers de monuments funéraires de la plus grande beauté. Rien de plus simple en apparence qu'une tombe élevée à un parent ou à un ami qui n'est plus. Mais combien on se tromperait, si l'on s'imaginait que cette pensée de regret et de tristesse, qui se reproduit sans cesse, dût engendrer l'uniformité et la monotonie ! Ici, elle revêt, sous le ciseau de l'artiste, une infinie variété de formes et de nuances ; et l'on a peine à contenir son admiration devant ces groupes de marbre, aussi parfaits de pensée que d'exécution, et qui expriment si éloquemment la douleur chrétienne transfigurée par la foi. Des morts dorment couchés sur la pierre; d'autres sont à genoux et prient. Souvent il n'y a qu'un buste au sommet d'un énorme cénotaphe, ou qu'un bas-relief couronnant une inscription. Plus loin ce sont des scènes attendrissantes et grandioses. Une famille en pleurs entoure le lit d'un mourant : le sculpteur avait vu sans doute ce spectacle, et tout entier à son impression, il a rendu dans leur saisissante simplicité, ces angoisses, ces inquiétudes, ces émotions douloureuses empreintes sur les visages. Une femme est à genoux près d'un cadavre, plongée dans une amère douleur : surprise tout à coup par une apparition inattendue, elle vient de pousser un cri d'effroi, et elle élève maintenant un admirable regard suppliant et soumis vers Notre-Seigneur qui lui dit : Je suis la résurrection et la vie ! Une jeune femme a conduit un être aimé à sa dernière demeure : elle reste assise pensive sur les marches du tombeau, avec une expression indicible de tristesse inconsolable, et cependant résignée ; l'attitude, les vêtements de forme moderne ont une simplicité et une largeur admirables, et les traits fins et délicats, réels pourtant, ne sont évidemment qu'une empreinte plus noble d'un moule existant dans la nature. Une gracieuse et innocente enfant qui sourit à la mort, vient la joie sur les lèvres, couvrir de fleurs la tombe de sa mère... Toutes ces statues, de grandeur naturelle, semblent vivre sous leurs blanches robes de marbre ; beaucoup portent l'émotion jusqu'au tragique.

Jeudi, 17 février.

DÉPART à minuit 20. Nous suivons la ligne de Spezia, Pise, Orbetello et Civita-Vecchia. En quittant Gênes, le chemin de fer a dû s'ouvrir un passage à travers la petite chaîne de montagnes qui avoisine la mer. Sur un parcours de quatre-vingts kilomètres, on ne compte pas moins de quatre-vingt-neuf tunnels. Pendant le reste de la route, la voie ferrée, longeant le littoral de la Méditerranée, traverse d'interminables pâturages, limités à l'est par les dernières ondulations des Apennins, et à l'ouest par la mer. A peine rencontre-t-on de loin en loin quelques chaumières, et de rares troupeaux errant en liberté au milieu de la campagne. Mais ce triste désert a le privilège d'être le vestibule de Rome. Le spectacle de la nature n'est plus rien auprès de cette pensée ; et l'esprit, tout entier à la merveille qu'il attend, ne donne plus qu'une attention vague et dis-

traite aux horizons monotones qui se succèdent et disparaissent comme une ombre devant les regards. L'âme, par ses désirs, dévore l'espace, plus rapidement encore que la vapeur. Tout à coup, vers midi, une vaste et belle église, dont la façade extérieure est toute étincelante de mosaïques, nous apparait. C'est elle! C'est la basilique de Saint-Paul, qui, depuis quinze siècles, sentinelle vigilante, monte la garde près des remparts de la Ville éternelle. Nous voici donc arrivés. Nous sommes à Rome. La première pensée est une pensée d'actions de grâces, et après avoir fait le signe de la croix, nous récitons le *Te Deum*. Peu après le convoi traverse le Tibre, pour contourner pendant plus d'un kilomètre la Ville sainte. Voici Saint-Pierre, dont le dôme colossal s'élève au dessus de la cité comme une immense tiare; puis la pyramide de Sextius, les thermes de Caracalla, la basilique de Saint-Jean de Latran, Sainte Marie Majeure, et tant d'autres monuments. Vénérables sanctuaires, vieilles et touchantes splendeurs, dômes, clochers, ruines, tours, palais, avec quelle indicible émotion on vous retrouve! Vous vivez à jamais dans le souvenir; mais quand on revient à vous, on croit toujours vous voir et vous goûter pour la première fois.



VUES DE ROME

Nous sommes reçus à la gare par l'excellent et sympathique Père Roserot, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, venu à la rencontre de Monseigneur. Il nous conduit au séminaire français, où une excellente et cordiale hospitalité nous attend. Ce séminaire est un petit coin de la patrie, transporté sur les bords du Tibre. On y trouve, avec le plus pur amour de l'Église, un profond attachement à la France; on y lit les journaux français; on y parle notre langue; on s'y entretient des affaires du pays. Cet établissement, situé au centre même de Rome, sur les ruines des thermes d'Agrippa, fut fondé, il y a trente-quatre ans, pour recevoir tous ceux qu'une attraction forte et suave conduit chaque année dans la Ville éternelle, aux sources les plus pures de la piété et de la doctrine. Depuis un quart de siècle, combien d'élèves du sanctuaire, de tous les diocèses de France, ont passé dans ses murs! Pauvres vieilles murailles d'autrefois, elles ne sont déjà plus, et le peu qui reste va bientôt disparaître, pour faire place à un palais magnifique, digne de Rome et de la France, et où désormais un plus grand nombre d'étudiants pourra facilement trouver place. Puisse l'avenir répondre à de si légitimes espérances!

Il y a dans Rome un aimant secret, qui exerce aussitôt son attraction mystérieuse sur les âmes et sur les cœurs. Après quelques instants donnés à la première installation, on ne saurait résister au désir de voir et d'admirer ses merveilles. Un instinct, plus puissant que les autres, que tout pèlerin a ressenti, et auquel personne n'a jamais songé à se soustraire, entraîne d'abord vers Saint-Pierre. D'ailleurs, le devoir d'un évêque est, avant tout, d'informer le Souverain Pontife de son arrivée. Nous traversons le Tibre sur le pont Saint-Ange, et, au bout d'une longue rue, voici la grande et belle place de Saint-Pierre, avec ses deux superbes portiques de colonnades courbes, qui s'entr'ouvrent comme deux grands bras pour nous accueillir. Au centre, l'obélisque du cirque de Néron, témoin des jeux sanguinaires de cet infâme empereur; et, de chaque côté, les deux colossales fontaines qui agitent leurs blancs panaches d'écume, et *ne se taisent ni jour ni nuit* (1). L'eau chante gravement en retombant dans les vasques de granit. Çà et là quelques points noirs, des groupes de curieux qui stationnent, des visiteurs qui montent, et dont la silhouette raye en passant la blancheur des gradins; puis, au fond, l'immense péristyle avec sa taille de géant.

Hâtant le pas dans la crainte d'être retenus par ce spectacle séduisant, nous montons au Vatican, et Monseigneur remet à *monsignore* Della Volpe, maître de chambre de Sa Sainteté, la demande habituelle d'audience. L'excellent prélat promet de la placer sans retard sous les yeux du Pape, lequel fixera

(1) Bossuet, *Oraison funèbre du Prince de Condé.*

ensuite le jour et l'heure de la réception. De là, nous descendons à la basilique de Saint-Pierre pour y faire une première prière, près du tombeau des Saints Apôtres. *O quam metuendus est locus iste, vere non est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli.* O sanctuaire vénérable, lieu saint et véritablement voisin du ciel! On reste agenouillé sans fatigue sur ces dalles nues; et quand la tête penchée s'appuie sur la balustrade où brûlent jour et nuit cent quarante-deux lampes, le marbre en paraît doux au front comme le cœur d'un ami!

Ce n'est pas trop de passer la soirée à revoir en détail cet incomparable monument. Comment donner l'idée d'une telle immensité et d'une telle magnificence? L'édifice a cinq cent soixante-quinze pieds de long et quatre cent dix-sept de large dans la croix transversale; la grande nef seule mesure quatre-vingt-sept pieds de largeur et cent quarante-deux pieds de hauteur. Le tout est surmonté de onze coupoles, dont la plus grande, celle de Michel-Ange, a cent trente pieds de diamètre, et atteint à son sommet une hauteur de quatre cent vingt-six pieds. Il entre dans sa décoration plus de sept cent cinquante colonnes de marbre précieux, environ quatre cents statues, quarante-quatre autels, des fresques sans nombre et une très grande quantité de tableaux en mosaïque, dont chacun n'a pas coûté moins de cent cinquante mille francs. Et toutes ces merveilles des arts, du génie, de la nature, des cieux et de la terre ne sont là que pour chanter la gloire et les triomphes du Fils du Dieu, et pour attester aux siècles qui se succèdent la victoire de la croix sur Rome et sur le monde.

Tout parle, dans ce poëme de pierre, de marbre et d'or. On sent distinctement que l'édifice matériel est

bâti lui-même sur une autre pierre, qui est la pierre angulaire de l'Eglise, pierre vivante, qui a des nerfs, de la chair, des veines, du sang, qui parle, qui enseigne, qui terrasse, qui convertit, qui repousse ceux qui tenteraient de l'ébranler, et qui écrase ceux sur lesquels elle tombe ! Temple unique et incomparable, qui joint à toutes ses magnificences celle de la perpétuité et de l'immortalité, parce que le Dieu qui le remplit est le roi des siècles et le maître de l'univers.

Rome est bien la plus aimable ville du monde. Si j'avais quelques loisirs, je voudrais l'habiter. On y trouve sans cesse le nouveau et l'imprévu, ce charme de la vie. Une fois installé, il n'est pas de plus douce jouissance que d'errer au hasard, de sortir sans but déterminé, uniquement pour satisfaire ce besoin de voir et de connaître qui fait le fond de la nature humaine. C'est d'ailleurs le plus sûr moyen de pénétrer le caractère et la physionomie du pays, et d'en cueillir la fleur. La complication des rues, le mystère des quartiers, le contraste des passants apportent mille trouvailles intéressantes. Chemin faisant, vous entrez dans une église, un musée, un palais, un couvent; vous saluez des madones; vous visitez des ruines. Et ces objets vous disent tant de choses!

Laissez alors les historiens, les érudits, les archéologues insupportables, les politiques plus ennuyeux encore, et allez au hasard devant vous, à travers ces vieilles rues remplies de bons romains qui sont là comme chez eux, et regardez en haut l'admirable azur. Quelle profondeur ! quelle fraîcheur !

Le soleil, en vainqueur, parcourant sa carrière,

remplit la grande voûte bleue, immaculée, d'effluves tièdes et matinales, et semble verser sur la ville je ne sais quel reflet de fête perpétuelle et de fastueuse grandeur. Les murs élevés et les toits se détachent en ligne sombre et extraordinairement accusée sur l'azur limpide. On est suivi partout par cette bande mobile du ciel qui s'étend à perte de vue, et dessine fidèlement la ligne tortueuse des maisons. Pendant qu'on avance, à chaque pas apparaissent des décorations variées et surprenantes : ici, c'est un énorme palais massif solidement assis sur ses bases colossales de granit, et déployant sa longue file de fenêtres aux frontons alternativement courbes et aigus ; là, c'est une rue en pente qui s'abaisse et se redresse successivement pour aboutir, avec cette ondulation de vagues, à un obélisque lointain ; plus loin, je ne sais quelle main a jeté par hasard une fraîche et gracieuse église entre les ruines d'un édifice païen comme un oiseau son nid ; ailleurs, sur une place où ruissellent de larges fontaines, voici des églises pompeuses et parées comme des mariées, qui se regardent et font assaut de colonnes, de frontons et de statues ; là bas, c'est un immense couvent, s'allongeant à perte de vue dans une rue solitaire, au bout de laquelle on découvre dans le lointain la campagne grise, et la neige qui frange la crête des montagnes.

Les pèlerins de l'avenir pourront-ils encore jouir longtemps de ce spectacle ? On a le droit de poser cette question avec une certaine anxiété et de se demander ce que deviendra la Rome religieuse et artistique, notre chère et vieille Rome, si les transformations projetées se réalisent. Le gouvernement qui l'a volée au Pape et aux catholiques veut évidemment

bâti lui-même sur une autre pierre, qui est la pierre angulaire de l'Eglise, pierre vivante, qui a des nerfs, de la chair, des veines, du sang, qui parle, qui enseigne, qui terrasse, qui convertit, qui repousse ceux qui tenteraient de l'ébranler, et qui écrase ceux sur lesquels elle tombe ! Temple unique et incomparable, qui joint à toutes ses magnificences celle de la perpétuité et de l'immortalité, parce que le Dieu qui le remplit est le roi des siècles et le maître de l'univers.

Rome est bien la plus aimable ville du monde. Si j'avais quelques loisirs, je voudrais l'habiter. On y trouve sans cesse le nouveau et l'imprévu, ce charme de la vie. Une fois installé, il n'est pas de plus douce jouissance que d'errer au hasard, de sortir sans but déterminé, uniquement pour satisfaire ce besoin de voir et de connaître qui fait le fond de la nature humaine. C'est d'ailleurs le plus sûr moyen de pénétrer le caractère et la physionomie du pays, et d'en cueillir la fleur. La complication des rues, le mystère des quartiers, le contraste des passants apportent mille trouvailles intéressantes. Chemin faisant, vous entrez dans une église, un musée, un palais, un couvent; vous saluez des madones; vous visitez des ruines. Et ces objets vous disent tant de choses !

Laissez alors les historiens, les érudits, les archéologues insupportables, les politiques plus ennuyeux encore, et allez au hasard devant vous, à travers ces vieilles rues remplies de bons romains qui sont là comme chez eux, et regardez en haut l'admirable azur. Quelle profondeur ! quelle fraîcheur !

Le soleil, en vainqueur, parcourant sa carrière,

remplit la grande voûte bleue, immaculée, d'effluves tièdes et matinales, et semble verser sur la ville je ne sais quel reflet de fête perpétuelle et de fastueuse grandeur. Les murs élevés et les toits se détachent en ligne sombre et extraordinairement accusée sur l'azur limpide. On est suivi partout par cette bande mobile du ciel qui s'étend à perte de vue, et dessine fidèlement la ligne tortueuse des maisons. Pendant qu'on avance, à chaque pas apparaissent des décorations variées et surprenantes : ici, c'est un énorme palais massif solidement assis sur ses bases colossales de granit, et déployant sa longue file de fenêtres aux frontons alternativement courbes et aigus ; là, c'est une rue en pente qui s'abaisse et se redresse successivement pour aboutir, avec cette ondulation de vagues, à un obélisque lointain ; plus loin, je ne sais quelle main a jeté par hasard une fraîche et gracieuse église entre les ruines d'un édifice païen comme un oiseau son nid ; ailleurs, sur une place où ruissellent de larges fontaines, voici des églises pompeuses et parées comme des mariées, qui se regardent et font assaut de colonnes, de frontons et de statues ; là bas, c'est un immense couvent, s'allongeant à perte de vue dans une rue solitaire, au bout de laquelle on découvre dans le lointain la campagne grise, et la neige qui frange la crête des montagnes.

Les pèlerins de l'avenir pourront-ils encore jouir longtemps de ce spectacle ? On a le droit de poser cette question avec une certaine anxiété et de se demander ce que deviendra la Rome religieuse et artistique, notre chère et vieille Rome, si les transformations projetées se réalisent. Le gouvernement qui l'a volée au Pape et aux catholiques veut évidemment

en faire une capitale moderne. Il y a mis, depuis quinze ans, la pioche et le cordeau, et tous les deux font rage. Ces vulgaires utilitaires n'apprécient que les boulevards bien alignés, les usines, les théâtres, les casernes. Ils ont déjà démoli et rebâti la moitié de la ville pour ouvrir leur *via nazionale*. Les maisons de rapport y remplacent les palais ; on y voit circuler, exactement comme à Paris, d'affreux omnibus et des tramways brutaux : mais, en revanche, le peuple n'y trouve plus de logements à bon marché, les romains et les *frati* n'y cheminent plus à l'ombre ; plus d'abri pour les Madones, plus de vieux murs d'où pendent les fruits de l'oranger et les citronniers en fleurs, plus de bosquets où les oiseaux viennent chanter. Je le regrette ; car c'est si beau, la vraie beauté ; c'est si bon, la bonne liberté ! O Rome, les Papes t'ont toujours donné avec cette beauté et cette liberté, la civilisation et les arts ; César, au contraire, ne t'a jamais apporté que l'anarchie, le despotisme, la laideur et la ruine. En vérité, je redouterais pour toi l'avenir, si je ne savais que la Providence tient toujours en réserve quelque Léon pour réparer les désastres d'Attila.

Nous avons revu Saint-Paul-hors-les-murs. Cette riche et éblouissante basilique est à deux milles de Rome, près du Tibre, sur l'emplacement de la villa de Sainte-Lucine, où fut enseveli le corps du grand apôtre. Incendiée en 1823, elle a été reconstruite en 1847, avec une incomparable magnificence, qui cependant, n'a point effacé, chez les vieillards, le souvenir de l'ancienne splendeur. Immense vaisseau de quatre cent trente-trois pieds de longueur, quatre-vingt-deux de largeur et cent six d'élévation. Les quatre-vingt colonnes de granit rose qui la partagent en cinq nefs, et dont les grandes ombres se reflètent dans le miroir poli des dalles, ressemblent de loin aux troncs grisâtres d'une forêt. Outre des fresques admirables, six colonnes d'albâtre, deux autels de malachite, elle renferme une suite de médaillons en mosaïque, de grande dimension, qui courent le long des frises, et offrent la longue série des portraits des Papes, depuis saint Pierre jusqu'à Pie IX. Et, chose surprenante, cette merveille de richesse et de beauté s'élève à une demi-lieue de Rome, dans une campagne déserte, habitée par une vingtaine de moines et de paysans !

On y rencontre périodiquement certains voyageurs qui ne s'expliquent pas cet étrange phénomène. Le mien était français. Ancien ébéniste retiré des affaires et devenu conseiller municipal de sa commune, pacifique par nature et par éducation, il était venu machinalement jusqu'à Rome, et de Rome à Saint-Paul-hors-les-murs. Comme il avait observé la situation topographique, il ne put, en entrant, retenir un vif mouvement d'impatience.

— Absurde, s'écria-t-il, absurde !

Et la vue d'un rabat français l'encourageant sans doute à parler, il ajouta aussitôt :

— Je vous le demande, monsieur le Curé, n'est-ce pas folie que d'avoir bâti une si grande église pour si peu d'habitants ? Quand nous avons construit la mairie de *chez nous*, nous l'avons faite en rapport exact avec le chiffre de la population, et il n'y a pas eu un centime de dépensé en pure perte.

— Mon cher conseiller municipal, sans doute vous avez eu raison de construire un édifice si bien

proportionné à la population de votre intéressante commune; mais avouez aussi que les papes ont eu mille fois raison d'élever ici ce vaste et beau monument, parce qu'ils ne l'ont pas destiné à une paroisse quelconque, mais à l'Église catholique, qui renferme le genre humain tout entier.

J'aurais pu ajouter que l'Église voit sur la terre autre chose que des corps, et considère surtout les âmes. Quand bien même une seule âme viendrai prier en ce lieu, elle serait digne de cette merveille et de plus grandes encore. Une église qui a coûté des millions n'est pas trop pour elle. C'est ainsi que Die traite ses amis. Mais on ne peut pas exiger d'u conseiller municipal qu'il voie Rome et ses monuments du même regard que Constantin, Charlemagne et les Papes.

A quelque distance se trouve le lieu vénéré où saint Paul subit son martyre; *ad aquas Salvias*. On l'a nommé depuis : Saint Paul aux trois fontaines. D'après une tradition gracieuse, la tête du grand Apôtre, abattue d'un seul coup par le licteur romain, fit trois bonds en tombant; e chaque fois qu'elle toucha la terre, il en jaillit les trois sources miraculeuses qui n'ont cessé de coule jusqu'à ce jour. Les pèlerins remarquent que l'eau de chacune de ces sources est de saveur différente douce et tiède dans la première, elle est fraîche dan la seconde, et plus froide dans la troisième. Ces troi fontaines, avec leurs réservoirs de marbre blanc sont renfermées dans un charmant et élégant édifice dessiné par Giacomo della Porta, et enrichi pa

Pie IX de très belles mosaïques trouvées à Ostie. Deux autres églises vénérables s'élèvent au même lieu : Sancta Maria scala cœli, sorte d'édicule octogone qui marque le lieu où S. Zénon, tribun légionnaire et dix mille deux cent trois de ses soldats furent martyrisés, sous Dioclétien; et l'église du monastère, dédiée aux SS. Vincent et Anastase, sorte de asilique romane, bâtie au IXe siècle. Situés au milieu l'une région malsaine, décimée par la fièvre, et où la nort n'épargnait personne, ces sanctuaires furent bandonnés pendant plusieurs siècles. En 1868, les rappistes s'y installèrent. Au prix des plus grands acrifices, ils ont lutté contre le terrible fléau, et grâce une culture fort intelligente, ont réussi à assainir ce éjour. Aujourd'hui cette terre désolée est devenue ne charmante villa, qui réjouit les yeux par la verure de ses prairies, ses fertiles vignobles et ses rands bois d'eucalyptus. Un blésois, le Père Marie-tienne en fait les honneurs avec beaucoup de bonne râce.

Dimanche 20 février, neuvième anniversaire de l'élection de Léon XIII. Il y a, au Vatican, un *Circolo*, sorte de réunion intime et sans arat dans laquelle les cardinaux et les évêques it admis à s'entretenir familièrement avec le pape, à lui présenter leurs hommages. Après avoir trarsé une demi-douzaine de salons, nous sommes troduits dans la bibliothèque privée du Souverain ntife. Vaste pièce rectangulaire ornée de peintures de dessins à fresque exécutés sous Pie IX, dont les mes bien connues ornent le plafond. Tout autour,

des armoires avec vitrines garnies de rideaux verts. Sur des colonnes, les bustes en marbre des cinq derniers papes, formant couronne. Vis-à-vis des larges fenêtres ouvrant sur la place Saint-Pierre, une très belle Vierge du Pérugin, suspendue à la muraille, avec cette inscription empruntée au Cantique des Cantiques : *Coronaberis de cubilibus leonum et de montibus pardorum* (1). C'est une allusion ingénieuse au nom de Léon XIII. Et en effet, tout autour de la salle, cette pensée se développe dans une série de tableaux représentant les plus belles races de lions et de léopards de l'univers, qui semblent faire cortège à la Vierge Marie. *Leo* est un nom plein de fierté, de noblesse et de courage. Il est d'u[n] heureux présage pour l'avenir. Gloire au *lion* de la tribu de Juda ! *Vicit leo de tribu Juda !* Derrière u[n] vaste rideau de soie qui diminue la longueur de l[a] salle, un chœur bruyant de petits oiseaux, empri[-] sonnés dans leur volière, jase et babille joyeusemen[t] comme pour s'associer à la fête. Le Souverain Pontif[e] est déjà assis sur un trône adossé à la muraille d[e] droite en entrant : devant lui sont rangés les cardi[-] naux ; derrière eux les évêques, puis les personnage[s] de la cour pontificale, et enfin quelques privilégiés.

Dans cette attitude, Léon XIII a la douce et suav[e] majesté d'un père. Sa constitution frêle et délica[te] porte avec aisance et sans trop fléchir le poids [de] ses soixante-dix-sept ans. Mais il n'y a dans [ce] corps, que juste assez d'humanité pour retenir [l']âme. Les cheveux sont blancs, le visage blanc ; u[ne] soutane blanche enveloppe de ses longs plis s[es]

(1) Vous serez couronnée dans la demeure du lion et dans l'asile [du] léopard. (*Cant. des Cant.*, IV, 8.)

membres amaigris. Cette vue d'une blancheur uniforme, sur laquelle se détachent seules en relief, la chaîne d'or et les mules rouges, inspire un respect involontaire. La taille est élancée ; et le teint pâle, presque transparent, a quelque chose de la délicatesse d'une fleur de serre, qui ne voit jamais le grand jour. Les lignes du visage sont fermes, arrêtées, anguleuses. La physionomie, mobile et changeante, est habituellement austère, fine, bienveillante, et comme voilée d'une légère et imperceptible expression de tristesse et de dédain qui se rencontre parfois chez l'homme d'étude et le penseur. On sent qu'elle pourrait devenir en un instant hautaine, pénétrante, railleuse, si elle n'était toujours sous l'inspiration d'une immense charité apostolique. Le regard vif et pénétrant s'éclaire des feux de la pensée qui viennent expirer à fleur de chair. La voix est sonore et traînante ; la parole, toujours accompagnée de gestes expressifs, est lente et accentuée comme celle d'un homme qui se possède et est exempt de passion. Le ton en est constamment aimable, affectueux et simple. C'est une grandeur douce.

Rien ne peut rendre le spectacle charmant qu'offrait dans sa familiarité touchante et élevée, cette réunion de famille.

Le Saint Père commença l'entretien, en payant un juste tribut d'éloges aux trois cardinaux que le Sacré Collège venait de perdre : les Éminences Franzelin, Cattani et Ferrieri. Plusieurs *porporati* prirent part à la conversation et ajoutèrent quelques traits édifiants. [Pui]s le Pape parla des fêtes prochaines de son jubilé [sa]cerdotal, et pria Mgr Azarian de montrer aux [as]sistants les magnifiques présents qu'il avait appor[tés] d'Orient ; l'anneau offert par le sultan, orné d'un [sol]itaire de grande valeur ; et la riche étole, brodée

par les religieuses de Constantinople. Ensuite il parla longuement de la création du nouveau Collège bénédictin de S. Anselme qu'il vient d'établir à Rome ; et à la fin s'entretint pendant quelques instants avec les évêques français présents à la réunion.

La noble conversation durait depuis une heure, lorsque le *Maestro di Camera* dit à haute voix : *E l'ora,* c'est-à-dire : *il est temps* de se retirer. Aussitôt l'assemblée se lève, et chacun va prendre congé du Souverain-Pontife, les cardinaux en baisant l'anneau de sa main droite, un superbe saphir, et les évêques en embrassant la large croix d'or qui orne sa pantoufle.

Le mercredi 23, était le jour fixé pour l'audience solennelle. A 11 heures nous partons pour le Vatican. Sur chaque palier de l'escalier de marbre, se promène gravement une sentinelle suisse, en souliers à boucles, en bas rayés de jaune et de noir, en tunique bigarrée de bandes noires, jaunes et rouges, portant sur la tête le casque pointu surmonté d'une aigrette blanche, et la hallebarde à la main. Dès qu'elle aperçoit la croix d'or de l'évêque, elle s'arrête immobile et présente les armes. En traversant la salle des gardes, même salut militaire : tout le peloton est rangé en ligne, et les hallebardes s'abaissant ensemble, retombent avec fracas sur l... dalles sonores. Dans l'antichambre voisine, ... laquais en culotte courte, revêtus de velours rou... s'approchent avec force révérences, aident à revê... le costume prescrit et reçoivent les chapeaux. No... entrons dans les salons pontificaux. En ce mome...

ils sont encore déserts et silencieux. Deux jeunes prélats viennent causer familièrement en attendant l'heure de la réception. Au bout de quelques minutes Monseigneur est introduit. Le Pape le reçoit avec la plus grande affabilité, et s'entretient longuement avec lui du diocèse de Blois et de tous ses intérêts. Léon XIII est un administrateur consommé ; il daigne descendre jusqu'aux détails les plus humbles; se fait rendre compte de toutes les affaires, répond à toutes les demandes, et donne volontiers la solution des difficultés proposées.

Il a bien voulu me permettre de baiser ses pieds, d'entendre sa voix, de recevoir sa bénédiction, d'échanger avec lui quelques paroles. C'est plus qu'il n'en faut pour consacrer les saintes impressions de ce voyage, et en graver à jamais dans mon esprit l'impérissable souvenir.

On dit que Rome renferme autant d'églises qu'il y a de jours dans l'année. Je souscris volontiers à ce vieil adage très pieux, très poétique, et je le crois plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité. La multiplicité des édifices sacrés n'est pas un des caractères les moins remarquables de cette ville unique et incomparable. Il s'en dégage, pour l'esprit et pour le cœur, des harmonies intimes fort intéressantes à étudier. Ainsi, pendant le cours de ...nnée, chacun de ces sanctuaires, visité tour à tour, ...re à la piété un aliment varié et toujours nouveau. ...ns leur ensemble, ils rappellent presque tous les ...stères de la foi, et glorifient les vertus des plus ...nds saints du calendrier ecclésiastique ; de sorte

que, si l'on pouvait par la pensée réunir en un seul faisceau tous ces traits épars, on en ferait une admirable synthèse résumant la théologie dogmatique et morale, et offrant le plan de la religion tout entière en relief. Ils sont construits avec les pierres de tous les siècles et de tous les lieux ; chaque nation du monde ayant le sien, et chaque âge y étant représenté, ils embrassent l'universalité de l'espace et du temps. Enfin cette fécondité inouïe de monuments religieux constitue la plus belle floraison mystique qui se soit jamais rencontrée dans l'histoire.

Je ne prétends pas, assurément, que le nombre des églises soit toujours et partout une preuve infaillible de la piété et de la religion locales. J'affirme cependant qu'il présente un indice sérieux des convictions intimes d'un peuple, comme de belles et riantes moissons sont le signe ordinaire d'un sol riche et fertile. Le voyageur, qui rencontre à chaque pas ces admirables productions de la foi chrétienne, comprend aussitôt qu'il a mis le pied sur un terrain fécond en sainteté et en vertus, et inondé des flots de la grâce divine. S'il veut bien réfléchir, il peut constater aussi que le Christianisme est une sève vivante et immortelle, en voyant avec quelle extraordinaire magnificence ces églises sont ornées, décorées, renouvelées; avec quelle profusion s'y rencontrent les pavés de mosaïques, les colonnes de marbre, les autels de pierres précieuses, les plafonds dorés, les fresques, les peintures, les tableaux, les statues, les bas reliefs, et les monuments funèbres eux-mêmes si intéressants aux yeux [de] la piété, de l'histoire et de l'art.

Tous ces temples ne sont pas également importants, ni également remarquables; mais tous contribuent à faire de Rome une fête perpétuelle, où

prière et les louanges divines, passant de proche en proche, ne se sont jamais arrêtées depuis dix-huit siècles. Et, dans ce nombre, plusieurs édifices se détachent en pleine lumière et commandent l'attention, comme dans un parterre brillant, des fleurs plus séduisantes et plus belles.

SAINT-JEAN de Latran est le siège du patriarcat romain. A Saint-Pierre, la Pape est Souverain Pontife ; à Saint-Jean de Latran, il est évêque de Rome et du monde. Cette prééminence glorieuse est proclamée dans la simple et sublime inscription que je lis sur son frontispice : *Sacrosancta Lateranensis ecclesia, omnium urbis et orbis ecclesiarum mater et caput; la très sainte église de Latran, de toutes les églises de la ville et du monde, la mère et la maîtresse.* La façade, d'une imposante majesté, telle qu'il convient à une reine, se compose de hautes colonnes et de pilastres soutenant un entablement et un fronton, couronné de dix statues colossales de divers saints, dont Jésus-Christ ressuscité occupe le centre. L'intérieur a cinq nefs; et la nef principale est somptueusement ornée des statues en marbre blanc des douze apôtres. Nous avançons lentement au milieu de cette imposante perspective, et nous nous agenouillons au pied de la Confession dont le dôme gothique renferme les têtes de saint Pierre et de saint Paul, et abrite le simple autel de bois, si vénérable, sur lequel a célébré saint Pierre dans la maison du sénateur Pudens.

La magnificence calme et grave de cette basilique nous retient quelque temps. Nous admirons les

richesses de la nef du transept; puis la nouvelle abside agrandie et restaurée par Léon XIII, dont le nom vénéré, gravé en lettres d'or sur une frise de marbre, passera ainsi à la postérité. Au-dessus, brille d'un plus pur éclat, comme une apparition céleste, la célèbre mosaïque du bon moine franciscain, *fra Jacopo de Turrita*. Contigu à la basilique est le vaste et beau palais du Latran qui fut pendant onze siècles la demeure du Vicaire de Jésus-Christ.

Tous ces monuments sont le don royal de Constantin converti, au pape saint Sylvestre. Ce fut le premier abri donné officiellement à l'Église sortant des catacombes. Totila lança plus tard contre eux ses hordes sauvages. Mais Bélisaire y ramena la gloire et la paix, et notre Charlemagne y inclina devant le successeur de Pierre son front victorieux. Vingt fois renversés, vingt fois rebâtis, ces murs sacrés sont encore debout, et la vieille basilique, sans cesse rajeunie par la piété chrétienne, reste une image vivante de la perpétuité de l'Église. Jusqu'ici elle a égalé en solidité les montagnes que j'aperçois là-bas dans le lointain, et qui la contemplent depuis quinze siècles !

TOUT près de Saint-Jean de Latran, voici le sanctuaire si touchant et si recueilli de la *Scal santa*. Entrons et gravissons à genoux ce escalier de vingt-huit marches que Notre-Seigneu a monté après la flagellation, au prétoire de Jéru salem. Dévotion enrichie des plus précieuses indul-

gences. Nous sommes environnés de fidèles de toute condition et de tout âge. Quelle sainte et édifiante ascension ! Quel silence ! Avec quel respect et quelle lenteur on gravit ces marches ! J'ai constaté en plusieurs endroits, sur le marbre blanc, les taches noires qu'y a imprimées le sang adorable du Sauveur, et comme les autres pèlerins, j'ai approché mes lèvres émues de ces vénérables reliques. En vérité, on a eu raison d'inscrire au sommet de ce sanctuaire : *Non est in toto sanctior orbe locus; il n'y a pas de lieu plus saint au monde !* En quittant cette chapelle bénie, nous admirons les deux belles statues modernes qui en gardent l'entrée : un *Ecce homo* à l'expression profondément douloureuse et tendre; et un superbe groupe de Jésus livré par Judas dans un perfide baiser.

Ces salutaires impressions se continuent dans la basilique de Sainte-Croix de Jérusalem, bâtie par sainte Hélène et par Constantin pour recevoir les reliques de la Passion, qui y demeurent toujours.

En vérité, j'aimais cette grande et belle place du Latran ainsi remplie des graves souvenirs du Calvaire et de la Résurrection. Autrefois, devant ces monuments s'étendait un désert, le beau désert de Rome; un vaste espace irrégulier qui n'était peut-être pas fait pour plaire aux commis-voyageurs, mais dans lequel le pieux pèlerin avait l'avantage de trouver le silence, le recueillement, la paix, et de lire l'histoire passée toujours vivante, écrite avec ces grands caractères qu'y avaient burinés les siècles. D'impitoyables spéculateurs se sont emparés de ces terrains, et les ont couverts de constructions banales. Quel dommage ! Ils ont établi dans le voisinage, leur place Victor-Emmanuel. Quelle figure

ce triste personnage pourra-t-il bien faire à côté du Calvaire, de Constantin, de Charlemagne, et de sainte Hélène !

D'AUTRES sanctuaires non moins vénérables, Sainte-Marie Majeure, Saint-Pierre-aux-Liens, Sainte-Marie du Transtévère, Sainte-Marie du Peuple, Sainte-Marie *sopra Minerva*, le Gesu, Saint-André della Valle, Saint-Laurent-hors-les-murs, font naître mille impressions touchantes et diverses, qui réveillent dans notre esprit tout un monde d'idées, et remplissent notre âme des plus douces émotions.

NOUS avons tout près de nous le fameux Panthéon d'Agrippa, consacré par le pape Boniface IV à la Vierge et aux Martyrs, sous le nom de *Sainte-Marie ad Martyres*, qu'il porte encore. C'est bien le monument le plus parfait et le plus beau que l'antiquité nous ait légué. Il était adossé à des Thermes aujourd'hui détruits. On y arrive par une place mesquine et irrégulière. Le monument lui-même a été fort maltraité; il porte tout autour les traces des constructions parasites qui l'ont trop longtemps défiguré; le célèbre architecte Bernin l'a flanqué de deux clochers grêles, qui ne sont que de vilaines oreilles d'âne; on lui a volé ses bas-reliefs, ses poutres et ses clous de bronze pour en faire les colonnes du baldaquin de Saint-Pierre, et des pièces de canon destinées au fort Saint-Ange;

l'exhaussement progressif du sol a enterré de plusieurs pieds les degrés qui y donnaient accès. Et cependant, en dépit de tout cela, ce temple est d'une majesté surprenante et grandiose. Les huit énormes colonnes corinthiennes du portique, les inscriptions à demi effacées qui le couvrent, les lourdes portes de bronze qui apparaissent au fond, les entablements massifs, tout annonce une magnificence de conquérants et de dominateurs. Entrant dans l'énorme cella circulaire, on reste surpris et étonné, de cette gigantesque coupole de cent trente-deux pieds de diamètre, suspendue en l'air avec tant de hardiesse, et qui s'arrondit sur la tête en courbes harmonieuses, comme la voûte du ciel. Une belle lumière entre à flots pressés par l'unique ouverture du sommet, et remplit, en se dégradant sur les parois, l'immensité de l'édifice. Tout à l'entour sont rangés en cercle les édicules des dieux païens, aujourd'hui transformés en autels. Il est tel encore qu'il s'éleva à la voix d'Agrippa, alors que ce prince voulut remercier le roi des dieux de la victoire d'Actium qui rendit Auguste, son beau-père, le maître du monde. Dans son incomparable majesté il exprime bien aux regards cette paix universelle, ce triomphe d'un grand empire, désormais achevé, et l'on croirait y entendre comme l'écho lointain des chants patriotiques, par lesquels Virgile célébrait ce grand jour :

César, et conquérant et pacificateur,
Par trois fois a conduit son char triomphateur;
Et payant à ses dieux le tribut de sa gloire,
Par des dons solennels acquitte sa victoire.
Au temple d'Apollon, d'un marbre éblouissant,
Lui-même vient offrir son vœu reconnaissant;
Lui-même, le front ceint d'immortelles guirlandes,
De cent peuples divers il reçoit les offrandes;

Et suspendant leurs dons aux portiques du dieu,
Lui fait de ses faveurs le solennel aveu.
Devant lui s'avançaient les nations soumises;
A la variété de leurs armes conquises,
De leurs noms, de leurs mœurs, de leurs habits divers,
Rome a cru dans son sein rassembler l'univers (1).

Mais les hymnes, les couronnes de fleurs, les chants de triomphe, les statues des dieux de l'empire qui faisaient du Panthéon le monument le plus caractéristique et le plus pompeux du génie païen, ont disparu : et un jour, Jésus-Christ est entré pacifiquement dans ce temple superbe, suivi de ses apôtres, de ses évangélistes, de ses docteurs, de ses martyrs, de ses confesseurs, de tous ses saints, comme un triomphateur suivi des grands de son empire, qui prend possession de la capitale de son ennemi vaincu et détruit. Ça toujours été ainsi la destinée de la religion catholique de purifier le monde de ses erreurs, comme elle a purifié ce temple de ses idoles, en mettant la vérité à la place du mensonge, les saints à la place des dieux, toutes les vertus à la place de tous les vices.

Laissons maintenant la révolution disputer au Seigneur, si elle le veut, l'empire de ce monument sanctifié. J'y ai vu suspendu à la muraille le sarcophage du roi subalpin qu'ils appellent pompeusement *père de la patrie*. Un employé galonné est là, la casquette sur la tête, montrant un registre destiné à recevoir les signatures des visiteurs. Mais en face repose le Saint-Sacrement; et c'est de ce tabernacle silencieux que sortira la force vengeresse qui tôt ou tard réduira en poussière le tombeau du monarque

(1) Enéide, l. 8. v. 714-723.

orgueilleux, et en enverra les cendres impures rejoindre dans l'égout les débris des idoles et des faux dieux du paganisme.

Un évêque ne va pas à Rome sans visiter les cardinaux. Il doit cette marque de politesse et de haute convenance aux princes de l'Église. Il a aussi à traiter avec eux les questions d'administration diocésaine, soumises aux Congrégations que leurs Éminences président. L'exquise bienveillance de tous les membres du Sacré Collège rend, d'ailleurs, cette tâche aussi agréable que facile.

L'Éminence Wladimir Czacki habite le *piano nobile* du palais Balestra, place des Saints-Apôtres.

Agé de cinquante-trois ans, d'une illustre famille polonaise, il a la taille élevée, les traits délicats et aristocratiques, un peu amaigris par de longues souffrances, auxquelles un repos de plusieurs années apporte à peine quelque trêve. C'est le type du grand seigneur, spirituel, affable et poli. En relations fréquentes avec les diplomates, les politiques, et les personnages les plus éminents, il tient dans ses mains souples et enveloppantes les fils de presque toutes les grandes influences, en Europe. Son salon très recherché ne désemplit pas. Connaissant à fond la France où il fut nonce pendant trois ans, de 1879 à 1882, et parlant d'ailleurs notre langue avec une grande pureté et une rare élégance, il aime à s'entretenir avec les Français qui le visitent, des intérêts de leur pays. C'est alors une véritable jouissance de l'entendre traiter ce sujet qui lui est familier et sur

lequel il ne tarit pas. Sa conversation séduisante devient facilement éloquente, et on l'écoute sans fatigue pendant des heures. Il apparaît rarement dans les cérémonies publiques. Sa santé, d'une faiblesse extrême, ne lui permettant pas de quitter ses appartements, il s'en dédommage en invitant fréquemment à sa table. C'est un des rares cardinaux qui donne encore des dîners et des soirées.

Mgr Placide-Marie Schiaffino, de la Congrégation bénédictine des Olivétains, né en 1829, a été créé cardinal en 1884. Une belle tête de moine, avec la taille avantageuse et imposante, le regard doux et vif, un peu amorti par des lunettes. Il a une réputation justifiée d'orateur disert et éloquent ; en prenant possession de son titre cardinalice, dans l'église de Saint-Jean et Paul, il a prononcé un discours fort remarqué par toute la presse catholique et dont, à Rome, on a gardé le souvenir. Son accent, plein de cordialité et d'aménité, révèle une âme douce, affectueuse et tendre. Il passe, dans l'opinion publique, pour être *papabile*, c'est-à-dire pour avoir des chances d'être élu au prochain Conclave. Est-ce parce qu'étant religieux, il a conservé les vêtements de son ordre, et porte une soutane blanche comme celle du Pape ? Peut-être. Le peuple a quelquefois de ces rapprochements fortuits, mais que l'événement ne justifie pas toujours. Son Éminence préside la Commission de l'Exposition vaticane pour le prochain Jubilé de Léon XIII ; cette fonction importante la met en rapports fréquents avec tous les diocèses du monde catholique.

Il y a quelques mois, Mgr Besson, évêque de Nîmes, vint lui rendre visite et lui annoncer l'envoi de plusieurs objets d'art, pour l'exposition jubilaire.

— Monseigneur, je viens de faire éditer le plan de notre exposition, venez voir la place d'honneur que je vous y ai réservée.

On parcourt les noms des villes de France, les uns après les autres. Mais, hélas ! Nîmes avait été oublié ! *Errare humanum est.* Le bon cardinal répara l'omission, séance tenante, avec une bonne grâce parfaite, et à l'entière satisfaction du prélat français. Blois avait été plus heureux, et nous avons pu constater qu'on lui avait assigné, dès le commencement, un rang distingué dans la nef centrale de l'exposition.

Mgr Schiaffino est actif, aime les cérémonies, se rend volontiers auprès du Pape pour toutes les fonctions, ce que les Italiens appellent faire couronne, *far corona ;* de plus, il possède la piété, cet ornement plus précieux que la pourpre, et qui va si bien à la pourpre.

Le cardinal Dominique Bartolini habite le beau palais de la Fabrique de Saint-Pierre, *via Ara-cœli.* Soixante-quatorze ans d'âge, et douze de cardinalat; la taille courte et ramassée, avec un embonpoint énorme. C'est un romain de Rome, arrivé pas à pas, par son mérite personnel, à travers les interminables sinuosités des prélatures inférieures, jusqu'à la dignité suprême. Doué d'un esprit vif et pénétrant, il s'est acquis une réputation justement méritée de théologien, de canoniste, d'archéologue et de liturgiste distingué. Ses qualités se sont révélées principalement dans la position fort importante de secrétaire de la Congrégation des Rites, qu'il a occupée pendant de longues années. A ce titre il a rendu des services considérables à l'Église, par sa collaboration à plusieurs décrets importants, et surtout par la préparation des béatifications et des canonisations, si

nombreuses sous le pontificat de Pie IX. Les procédures extrêmement compliquées de ces causes ecclésiastiques supposent une quantité d'enquêtes, de procès, de débats, de rapports, de conclusions, près desquels les travaux de nos tribunaux civils ne sont que des jeux d'enfant. Le bon cardinal a l'accueil cordial et sympathique; mais son excessive obésité le condamne à garder le fauteuil, les coudes appuyés sur une petite table de travail placée devant lui; ce qui le dispense d'accompagner les visiteurs. C'est d'ailleurs un savant modéré, aimable, exprimant librement son avis, et ayant droit de le faire, parce qu'il a des principes arrêtés sur toutes les questions. Plusieurs estiment que la pourpre l'a rajeuni. Il est certain qu'elle ne l'a pas vieilli, et qu'elle lui sied à merveille. Il est de ceux qui honorent le Sacré Collège.

JEUDI 24 février, très intéressante cérémonie à la procure de Saint-Sulpice, via *delle Quattro Fontane*, pour la bénédiction de la première pierre de la chapelle du nouveau séminaire canadien, à Rome.

Ce bel établissement commence à s'élever non loin du Quirinal, à l'angle des rues des Quatre-Fontaines et de Saint-Vital. Les murailles naissantes permettent déjà de se rendre compte des belles proportions de l'édifice. Nombreuse et brillante réunion ecclésiastique : trois cardinaux, six évêques, une douzaine de prélats, et des représentants de tous les collèges de Rome. M. Captier, l'un des résidents de la procure sulpicienne, accueille ses hôtes avec autant de distinction que d'affabilité. C'est pour lui et pour son œuvre un jour de triomphe, et comme la prise de possession solennelle et définitive du sol romain, par la célèbre compagnie de M. Olier.

L'officiant est le cardinal Edouard Howard, l'un des prélats les plus décoratifs que l'on puisse imaginer, dont la présence seule suffirait à embellir une cérémonie. D'une stature gigantesque, avec un visage resté jeune, malgré ses cinquante-huit printemps, il accomplit les rites du Pontifical fort exactement, avec une lenteur et une rigidité toute britannique. Une tente de draperies fort gracieuse et fermée de toute part reçoit les invités, et permet d'accomplir les cérémonies avec recueillement et piété. Les prières et les chants alternent pendant environ deux heures. La maison mère de Saint-Sulpice est représentée par le vénérable supérieur général, M. Icard, et par le digne curé de Saint-Sulpice, M. Méritan.

La fonction est conduite par un cérémoniaire pontifical, collègue de Mgr Cataldi, *monsignore* Luigi Sinistri. Il ne s'accomplit rien d'important sans le concours de l'un de ces prélats experts dans l'art difficile des cérémonies. C'est d'ailleurs un rôle fort agréable que celui d'être de toutes les fêtes, et surtout c'est une mission lucrative et féconde en aubaines. Outre l'excellent déjeuner qui accompagne toujours la solennité, *monsignore* reçoit au salon force remerciements et force félicitations, et quand il prend congé du maître de la maison, ce dernier ne manque jamais de lui glisser discrètement dans la main droite un petit pli cacheté garni de quelques bons billets de banque italiens. C'est pourquoi il n'y a peut-être pas à Rome de mortels plus privilégiés que ces rubri-

cistes, qui rencontrent ainsi sur leur chemin l'argent et les dîners.

Cette après-midi, visite aux catacombes de Saint-Callixte. C'est tout un voyage en dehors de l'enceinte de Rome. Aussi est-il indispensable de débattre à l'avance le prix de l'excursion avec le *vetturino*, car, pour lui, au-delà des portes de la ville, il n'y a plus de tarif. Autant ses prétentions pourraient être plus tard extravagantes, autant sa modération est maintenant fabuleuse. Je traite à trois francs l'heure, sans compter l'inévitable pourboire, dont les romains sont très friands.

Pour gagner la porte de Saint-Sébastien, nous traversons les sombres et étroites rues qui serpentent autour de *sant'Angelo in Pescheria*, et du théâtre de Marcellus. Ce quartier populaire nous apparaît dans tout son négligé. Grand Dieu, quelles habitations et quelles physionomies! Rome, autrefois si paternellement gouvernée, où la liberté individuelle a toujours été absolue, offre de ces contrastes surprenants qui sont comme le revers de la médaille. Là des palais et des dorures; ici d'affreux galetas, de laides masures alternant avec les échoppes; des corridors noirs où la fumée a laissé de larges taches, et où plusieurs générations d'araignées ont hérité des toiles paternelles; une épaisse poussière grise couvrant les pavés pointus; et au milieu de tout cela une population indescriptible qui pullule : des enfants rampant avec sécurité sur le chemin, de robustes ouvriers au costume pittoresque, drapés dans leurs grands manteaux, et fumant appuyés

contre le mur; tout un peuple innombrable s'agitant pêle-mêle, et bourdonnant comme un essaim autour de sa ruche. Ce laisser-aller est dans les mœurs. Il y a au-delà des Alpes beaucoup de familiarité et de bonhomie. On n'y connaît point cette sotte vanité du décorum qui parfois nous rend si ridicules en France. Jamais un romain ne s'est inquiété de l'opinion; il vit sur la place publique, il dîne dans la rue, il fait ce qui lui plaît, et pourvu qu'il ait cinq sous dans sa poche, le reste du monde est pour lui comme s'il n'existait pas.

Après avoir tourné le Palatin et franchi le *Circus Maximus* nous entrons dans la célèbre voie Appienne, où pour éviter des flots de poussière, nous ralentissons la marche, suivant le conseil du bon Horace :

> ... *Minus est gravis Appia tardis (1)*;
> Ce chemin est plus doux, parcouru lentement.

C'est d'ailleurs, en sortant de Rome, une monotone et interminable avenue, enfermée entre des murailles énormes, et couverte d'une longue file de charrettes traînées par ces grands bœufs gris aux cornes gigantesques qui font l'ornement de la campagne romaine, et qu'Horace Vernet a immortalisés sur ses toiles. Çà et là de petites ouvertures borgnes solidement grillées; de loin en loin une vieille porte s'arrondissant dans une arcade, et donnant accès à un immense jardin. Laissant derrière nous la petite église du *Domine quo vadis* et l'antique basilique de Saint-Sébastien, nous voici à la porte des Catacombes. Depuis quelques années, la garde en est confiée à de bons

---

(1) L. 1, Sat. 5, v. 6.

religieux trappistes. Heureuse et consolante innovation ! Je n'aime pas que le premier venu puisse veiller sur les tombeaux des saints ; je crois qu'il faut les aimer et leur ressembler pour bien remplir cette noble tâche.

Un escalier très rapide, ouvert au milieu d'un champ, introduit dans ces souterrains. Munis de nos flambeaux, nous descendons lentement, l'esprit déjà ému, à la pensée que nous foulons un sol sacré qui fut à la fois, dans les premiers siècles, le palais des Souverains Pontifes, l'église des fidèles, et le cimetière des martyrs. Quarante-six papes et cent soixante quatorze mille martyrs y ont été ensevelis. C'est le plus vaste reliquaire du monde. Les immenses corridors forment un labyrinthe inextricable, et fuient en zigzags de tous côtés. On me dit qu'il y a jusqu'à trois, quatre et quelquefois cinq étages de souterrains les uns au-dessous des autres. Mais c'est le second étage qui est le plus intéressant à étudier : ses voûtes à plein cintre, ses avenues plus droites et plus spacieuses, ses chapelles nombreuses, indiquent qu'il fut préparé plus particulièrement pour les assemblées chrétiennes et les cérémonies religieuses. Chaque galerie est étroite et ordinairement élevée; à droite et à gauche, dans les parois, sont creusés les *loculi*, sortes de niches oblongues pratiquées horizontalement pour recevoir les corps. De distance en distance, on rencontre des basiliques, des chambres, des oratoires, ornés de fresques anciennes fort remarquables. Quelques-unes de ces fresques sont encore admirablement conservées. Notre guide nous les signale en passant, et nous en explique la signification.

Voici la tombe du pape saint Corneille, avec l'inscription *Cornelius episcopus, m.* gravée sur le marbre funéraire, et les portraits en pied de ce saint martyr et de saint Cyprien. Plus loin, une chambre carrée, dont la voûte est ornée de l'image du Bon Pasteur portant une brebis sur ses épaules. Puis une autre crypte, de forme presque identique, mais avec des peintures différentes : ce sont des poissons; des corbeilles contenant des pains et une fiole de vin rouge, allusion évidente à la sainte Eucharistie ; deux brebis se précipitant, le cou tendu, vers un vase de lait, symbole du saint Viatique; de blanches colombes se jouant au milieu des arbres et des fleurs, et représentant ces mêmes âmes qui, munies du Viatique sacré, sont entrées dans le Paradis. Ravissante allusion ! image touchante et naïve de l'heureuse destinée de tant de martyrs ensevelis sous ces voûtes ! Dans la chapelle de Saint-Eusèbe, nous examinons avec un vif intérêt la magnifique inscription damasienne brisée par les barbares, et reconstituée par le génie du grand archéologue chrétien, M. de Rossi. Ailleurs sont représentés : la multiplication des pains, Moïse frappant le rocher, Jonas sortant des entrailles de la baleine, les sacrifices d'Abraham et de Melchisedech, l'adoration des Mages, la Cène, le baptême de Notre Seigneur.

— Remarquez, dit notre guide, que la plupart de ces curieuses peintures sont du deuxième ou du troisième siècle, et remontent par conséquent aux origines même du Christianisme. Il m'est arrivé souvent d'accompagner ici des visiteurs protestants, et d'être témoin de leurs profondes émotions. Surpris de lire dans ces fresques les mêmes dogmes et le même *Credo* que l'Église catholique professe encore aujourd'hui, ils revenaient jusqu'à cinq ou six fois pour examiner s'il n'y avait pas, de notre part, quelque supercherie ; mais après avoir constaté la

parfaite authenticité de la tradition inscrite sur ces murailles, ils sortaient en me remerciant avec effusion, et en proie à un trouble que je ne puis vous dépeindre. Puisse le Seigneur leur accorder, par l'intercession de nos martyrs, la grâce de suivre la vérité qui leur est apparue !

En achevant ces mots, le bon religieux nous introduit dans la cathédrale des Papes, salle plus spacieuse et plus ornée que les autres, et nous montre tout près, la chapelle vénérable où fut trouvé le corps de l'aimable sainte Cécile, dans cette gracieuse position que Carlo Maderno a reproduite avec tant de génie.

Le Christianisme des premiers âges, avec ses admirables vertus, sa foi généreuse et ardente, vit et palpite dans ces souterrains. Jamais aucune main profane, aucun bruit du monde, aucune institution humaine, ne sont venus troubler ces souvenirs. Il semble qu'on les touche encore immédiatement du doigt, sans intermédiaire, comme si quinze siècles écoulés n'existaient pas. Mais une rapide visite est trop tôt passée ; on ne s'arrache qu'avec peine à ces ténèbres bienfaisantes, on les aime, on s'y sent à l'aise, on y resterait des heures, et lorsqu'on les quitte pour revenir au grand jour, on croirait plutôt s'éloigner de la vie pour rentrer dans la mort.

VISITES de Cardinaux.

L'éminence Jean-Baptiste Pitra est français et cardinal de cour. On désigne ainsi les prélats qui résident à Rome, près du Souverain Pontife. C'était déjà une des gloires de l'ordre de saint Benoît, lorsque Pie IX, il y a vingt-quatre ans de cela, l'appela à la pourpre. Sa renommée de science et de vertu n'a cessé de grandir depuis cette époque. Les couvents renferment de ces individualités fortes et puissantes qui suffiraient à illustrer non seulement un corps, mais le genre humain tout entier. Il est, par ordre d'ancienneté, sous-doyen du Sacré Collège ; il deviendra doyen s'il survit au cardinal Sacconi, qui touche à l'octogénat. A voir son visage grave, austère, ses yeux doux et calmes, on sent que cet homme vit plus au dedans qu'au dehors. Tandis qu'il parle, son regard pensif plonge à l'intérieur et rêve à ses études. Aimable par condescendance dans la conversation, il se prête plutôt qu'il ne se livre aux relations sociales, en homme habitué aux travaux absorbants de la pensée. Agé de soixante-quinze ans, il a célébré, au mois de décembre dernier, avec un grand éclat, ses noces d'or sacerdotales. Il est bibliothécaire de la sainte Église, charge importante, illustrée par une longue suite de savants, au milieu desquels il ne fait pas mauvaise figure. Il porte la pourpre comme le froc, avec dignité, noblesse et simplicité.

Mgr Louis Oreglia di Santo-Stefano a été créé cardinal à quarante-cinq ans. Il a peu vieilli depuis

lors, bien qu'il y ait quatorze ans de cela. Il a la taille élevée et avantageuse, le nez bourbonnien, la figure agréable, la parole facile, l'accueil doux et cordial, et toutes les manières d'un homme de naissance. Il habite *via Giulia,* le palais Falconieri, fort agréablement situé sur les bords du Tibre, et il peut, de ses fenêtres, suivre le cours charmant du fleuve qui descend lentement la vallée du Transtévère. Son Éminence est sympathique à la France et parle d'ailleurs fort bien notre langue. Il est de ceux avec lesquels on ne se lasse pas de prolonger la conversation, parce qu'elle est toujours bienveillante, élevée et spirituelle.

Le cardinal Lucide-Marie Parocchi, né en 1833, est entré dans le Sacré Collège en 1877. Il est vicaire de Sa Sainteté depuis 1884. On a trouvé en lui la fermeté et la vigueur indispensables au maintien de la discipline ecclésiastique, et à l'administration du diocèse le plus important et le plus difficile qui soit au monde.

Il est de taille moyenne, avec un peu d'embonpoint. Sa tête forte est couronnée d'une chevelure noire et abondante ; ses yeux noirs lancent des éclairs intermittents, c'est un incendie qui couve. Il y a en lui de la force, de la bonté, une très grande bonté, mais sans faiblesse. Ses manières sont aimables, aisées, je n'ose pas dire sévères, plutôt graves, de cette gravité qui procède toujours de la vérité et de la justice. On le craint et on l'aime ; on l'admire et on le respecte ; c'est un beau et noble caractère. Dans l'opinion commune, il y aurait en lui l'étoffe d'un pape éminent ; ce qui fait dire à plusieurs qu'il *papige, papeggia,* c'est-à-dire que par la sagesse et l'intelligence de son administration, il semble préluder à une mission plus

haute, et se montre déjà digne du futur gouvernement de l'Église.

Mgr Joseph Hergenröther était professeur à l'université de Würtzbourg, et y jouissait d'une grande célébrité, lorsque Léon XIII, qui aime à s'entourer de savants, l'appela dans le Sacré Collège en 1879. Le travail intellectuel a usé sa frêle et délicate constitution, et bien qu'il n'ait que soixante-trois ans, c'est déjà un vieillard. Frappé de paralysie, il y a quelques années, il conserve cependant encore toute son intelligence, mais parle plutôt du regard que de la voix. Il marche avec peine, appuyé sur un bâton. C'est une ruine vénérable. Comme l'étude a consumé sa vie, ainsi la maladie a courbé et enchaîné ses membres : mais l'arbre que le vent d'automne a privé prématurément de sa parure, peut encore donner de très beaux fruits. Son Éminence est préfet des archives secrètes du Vatican.

Voici le Forum romain, autrefois centre de la vie politique, cœur de la cité, où la foule, comme le sang, circulait sans cesse ; vaste portique en plein air, — *sub dio,* — où tout citoyen venait chercher les nouvelles, la pensée et le soleil. Là se trouvaient les temples vénérés ; les basiliques retentissantes des clameurs du barreau et des bourdonnements du commerce ; le sénat et les rostres, muets témoins de la liberté perdue ; les statues et les arcs de triomphe ; les marchés, les boutiques, les comptoirs qui bordaient la voie sacrée, cette promenade favorite des parasites et des flâneurs. Et tout

cela, moins grand en étendue que notre place de la Concorde, à Paris, occupe dans l'histoire plus d'espace que les annales entières de certains royaumes ! On s'étonne de la prodigieuse quantité de monuments remarquables accumulés autrefois dans ces quelques mètres carrés de terrain. C'est que le génie romain visait avant tout au beau, et ne le confondait pas avec l'immense et le monstrueux. Il faut venir ici pour comprendre cette civilisation antique, si différente de la nôtre, moins réaliste et moins audacieuse, mais plus délicate et plus fine. La tour Eiffel ne serait jamais sortie du cerveau d'un romain. Il ne reste plus aujourd'hui, de tant de merveilles, qu'un champ dévasté, semé de ruines et digne d'inspirer un Jérémie. Sur toute l'étendue, le terrain, déblayé à plusieurs mètres de profondeur, laisse voir le sol antique à nu. Au fond de cette vaste tranchée, semblable à un tombeau entr'ouvert, gît le squelette du grand peuple qui y fut enseveli.

On ne se lasse pas de parcourir ce pêle-mêle de débris qui jonchent le sol; on va, on vient, on regarde ces restes mutilés sans s'inquiéter de leur histoire et de leur destination, puis on revient encore. On suit les larges dalles de lave de la voie sacrée ; on passe sous les arcs de triomphe; on s'arrête près d'un portique mutilé, d'un piédestal en ruine, d'une colonne renversée dont l'épaisseur monte jusqu'à la poitrine. Puis, levant les yeux, on aperçoit les édifices restés encore debout. Aux extrémités, deux arcs de triomphe d'inégale grandeur, placés obliquement, se regardent de travers ; çà et là se dressent, tantôt isolées, tantôt accouplées en groupes fraternels, de graves et majestueuses colonnes, semblables à des vierges grecques portant sur un corps de marbre poli, leur belle tête ionienne; sur les flancs, des portiques anciens servent

de vestibule à des églises modernes ; tout cela se détachant dans une lumière transparente, sur un fond extraordinairement doux et limpide, avec le relief puissant d'un dessin esquissé par un fin crayon. Au-dessus, le palais du Capitole surmonté de son gigantesque campanile ; à droite, le Palatin couronné de verdure ; à gauche, l'église de sainte Françoise Romaine, toute fière de porter si haut son élégant clocher ; plus loin, les voûtes énormes de la basilique de Constantin avec leur chevelure de plantes grimpantes, les arcades croulantes du temple de Vénus et Rome ; et dans le fond, l'immense montagne du Colisée interceptant brusquement la vue de l'horizon, et faisant une large trouée sombre dans le firmament bleu.

Ce lieu silencieux, toujours rempli d'étrangers et de curieux, demeure fermé à la vie moderne, et voué au souvenir et à l'image des morts. Mais la religion, dont la mission est essentiellement réparatrice et consolante, lui a donné une joyeuse couronne de sanctuaires plus beaux et plus durables que les monuments impériaux. Ces temples, prêchant au visiteur la vanité des choses du monde, semblent le convier à porter plus haut ses regards et à s'appuyer sur Celui qui seul est immuable et éternel !

Cependant la révolution prétend, en ce moment, relever de ses ruines le vieux Capitole, pour placer au plus haut sommet son idole préférée, ce roi *Victor* qui, après avoir tant combattu pour le diable, a fini par être le *vaincu* de Dieu. On a déjà, pour lui déblayer la place, exproprié un couvent, chassé de pauvres moines franciscains, et accompli des travaux gigantesques. Un ministre a prononcé, à cette occasion, une oraison enthousiaste qui res-

semble fort à une revanche de l'Italie moderne contre l'antique Papauté.

Mais l'expérience est faite. Que peuvent les vains projets des hommes, contre le Maître du monde ? *Qui habitat in cœlis, irridebit eos et Dominus subsannabit eos*. Ce nouveau dieu païen tombera bientôt comme est tombé Jupiter ; tandis que la croix pontificale, toujours victorieuse, régnera éternellement.

Au sommet de la voie sacrée, l'arc de Titus offre un magnifique spécimen de la pureté de l'art sous Domitien. Nous admirons les bas-reliefs : Titus sur son char, le génie qui le couronne, la victoire qui conduit ses chevaux, les licteurs, la foule des Romains qui applaudit au vainqueur, les dépouilles de Jérusalem, le fameux chandelier à sept branches, les captifs qui suivent, le visage morne, enfin mille empreintes du ciseau grec, toutes plus belles les unes que les autres et qui vivent encore sur le marbre.

Mais, pour nous, ce monument redit surtout le châtiment infligé au peuple déicide, et l'accomplissement des prophéties du Sauveur envers une ville maudite. Rapproché de l'Évangile, il en forme une éclatante confirmation. Ç'est une belle page de l'histoire de l'Église.

Silhouettes de Cardinaux.

Mgr Thomas Zigliara a cinquante-quatre ans et est cardinal depuis 1879. Il entra de bonne heure dans l'ordre de saint Dominique, et acquit une grande réputation comme professeur à l'École de Saint-Thomas, à la Minerve. Léon XIII a voulu honorer en lui la théologie thomiste. Un air de distinction modeste et bienveillante, rehaussé par une figure fine et ascétique, une taille moyenne et bien prise, lui donnent un certain relief parmi ses éminents collègues.

Mgr Jacques Gibbons, archevêque de Baltimore, né en 1834, par conséquent l'un des plus jeunes membres du Sacré Collège, est venu à Rome chercher le chapeau. Il est cardinal de couronne, c'est-à-dire qu'il a reçu la pourpre pour l'honneur de la nation à laquelle il appartient. Couronne est ici synonyme d'État, et s'applique à une république, tout aussi bien qu'à une monarchie. L'extérieur du gentleman anglais, transfiguré par la foi, et embelli par le doux épanouissement d'une piété tendre et d'une âme catholique. Figure pâle, expressive, intelligente, qu'illuminent de brillants yeux bleus. Il passe pour un écrivain de talent. Son livre *The faith of our fathers*, s'est vendu, en quelques jours, aux États-Unis, à cent mille exemplaires. Dans son diocèse, il affecte, dit-on, une simplicité de costume qui ne le distingue en rien des autres prêtres; il est le père de son peuple, se rend accessible à tous, et en retour, recueille partout sur ses pas la vénération et le respect.

Mgr Alexandre Taschereau, cardinal de couronne, réside à Québec dont il est archevêque depuis 1871. Il attend aussi le chapeau dans le prochain consistoire. Il habite en ce moment, comme nous, le séminaire français, dont il fut autrefois l'élève. Soixante-sept ans; figure grave, austère, presque impassible. Chaque jour nous jouissons de sa conversation, qui, dans l'intimité, est sympathique, familière, pittoresque et spirituelle. C'est un fort agréable conteur, et en même temps un ardent patriote aimant son pays, et sachant le faire aimer. Qui n'envierait, en l'entendant, le sort de cette jeune nation canadienne, si généreuse, si ardente, si prospère, où l'autorité est respectée, où la liberté est absolue, où l'impôt est encore inconnu, où la population progresse si rapidement qu'elle double tous les vingt-cinq ans ! Mgr Taschereau a le tempérament canadien. Sous une apparence modeste, presque timide, il cache un caractère ferme, énergique et résolu. Il mûrit son jugement avant d'agir ; mais une fois déterminé, rien ne l'arrête. Il est d'ailleurs prudent, équitable, homme de science et d'expérience. Il gouverne son diocèse avec une précision toute militaire, vénérable colonel de ce vaste régiment.

Nous venons de rencontrer sur le Pincio le roi Humbert, dans un attelage fort bourgeois qu'il conduit lui-même. Il n'a pas hérité, je le constate, de toute la laideur paternelle, mais il n'est pas beau. C'est la nature qui l'a voulu. Elle lui a donné un teint terreux, un œil morne et triste qui contraste avec le beau regard profond et limpide des italiens; des cheveux hérissés ; une moustache noire, épaisse, allongée, sinistre.

> *O qualis facies et quali digna tabella !*
> Ah ! quel visage ingrat, désespoir du pinceau !

Il distribue à droite et à gauche des coups de chapeau que personne ne lui rend. Triste destinée que celle d'un prince condamné à vivre et à disparaître, étouffé de rapines et criblé de sifflets !

Pendant ce temps, là-bas, à l'ombre de la grande coupole, la noble figure des Papes grandit au Vatican; elle devient de plus en plus forte, majestueuse, sereine, digne, ornée de toutes les saintes splendeurs, et le temps approche où ses contradicteurs et ses ennemis viendront, à la suite du chancelier de fer, confesser que la Papauté est le pilier du monde.

Le Palatin est un mont (1) de dix-huit cents mètres de circonférence et de trente-cinq d'élévation. Il a été le muet témoin de toutes les splendeurs de la Rome ancienne. Aussi, l'image des siècles passés plane, comme un nuage de gloire, sur ce sommet, plus profondément ravagé peut-être que les autres par les injures du temps et la main des hommes. On entre, et l'on se trouve en face d'un

(1) On sait que cinq seulement des sept hauteurs de Rome étaient appelés *montes*, tandis que le Viminal et le Quirinal s'appelaient *colles*.

immense chaos de briques renversées et de débris informes, dont l'énormité et l'irrégularité surprennent et déconcertent.

Nous rencontrons d'abord, du côté du Vélabre, d'épaisses murailles d'appareil étrusque, où les larges blocs de tuf gris sont superposés sans ciment : ce sont les restes de l'enceinte primitive de la *Roma quadrata*, élevée par Romulus. Plus loin, on nous signale les fondements de la *porta Romana*, qui ouvrait de ce côté, sur la montée de la Victoire, *clivus Victoriæ*, tracée par Évandre et ses Arcadiens. Là était la cabane du berger Faustulus ; l'antre de Cacus, où le fondateur de Rome fut allaité par une louve ; et la modeste chaumière qui fut le premier palais de ce roi naissant. Vieux souvenirs, admirablement chantés par les poëtes ; humbles monuments, origine de si grandes choses !

Autour du berceau de la cité s'élevèrent bientôt les temples les plus vénérés. Plus tard, parmi les familles patriciennes, il devint de bon ton d'y posséder un palais. C'était le faubourg Saint-Germain de l'endroit. Catilina, Hortensius, Octave y avaient leurs demeures. Je pourrais donner l'adresse de Cicéron, qui habitait un *vicolo* que nous avons traversé, tout au haut de la voie sacrée, à l'ombre du palais impérial, avec une vue magnifique sur le Capitole et sur le Forum. Le grand orateur, qui s'était subitement enrichi pendant son consulat, avait acheté cette maison fort cher, de l'opulent Lucius Crassus, le collègue au triumvirat de Pompée et de César. Mais, un jour, un certain Clodius se fit adjuger, moyennant cent quarante-huit mille sesterces (une bagatelle de quarante mille francs), la petite maison d'en face, et l'élevant jusqu'au ciel, il dit spirituellement à son voisin et a son ennemi : Tullius,

j'éléverai mon toit, non pour te regarder d'en haut, — *non ut te despiciam,* — mais pour que tu ne puisses plus voir cette ville dont tu as voulu la ruine. Le jeu de mots était cruel. Pauvre Cicéron, grand diseur de lieux communs et de banalités, orateur très ambitieux et politique très médiocre, destiné ainsi à être éclipsé par ses rivaux, jusqu'à ce qu'il devint le jouet et la victime d'Octave, son maître !

Le luxe des empereurs finit par envahir le Palatin, et par en chasser tous les citoyens. Ce fut Auguste qui inaugura cette nouvelle transformation. Après la bataille d'Actium, il bâtit au centre, à la place de la maison de son père, une résidence importante. Tibère y ajouta un autre palais qui se prolongea jusqu'au Vélabre. Caligula étendit le sien à la suite, vers le nord, du côté du Forum, et lui donna des dimensions et une splendeur inouïes. Il l'unit par un pont gigantesque au Capitole, afin que le dieu César pût aller converser plus commodément avec son collègue Jupiter.

On suit avec un vif intérêt le plan de ces constructions merveilleuses, que les ruines dessinent encore en lignes noires sur le sol. Des palais de Tibère et de Caligula, il ne reste que les énormes substructions qui s'élèvent au-dessus des décombres ; mais nous retrouvons encore intactes les vieilles rues de l'époque, et nous gravissons la montée de la Victoire et la voie sacrée, sur les mêmes dalles de granit qu'ont foulées les Romains.

Néron arrive, et surpasse les folies de ses prédécesseurs. Il prend tout ce qui reste du Palatin. Ses palais l'absorbent ; puis, enjambant le Forum et la voie sacrée, ils envahissent aussi les collines voisines. Sa maison d'or est d'une scandaleuse et insultante opulence. C'est à peine si du point élevé où

nous sommes, nous pouvons embrasser du regard l'immense étendue qu'occupaient ces constructions insensées.

Tous ces édifices étaient assurément d'incomparables chefs-d'œuvre. Mais les empereurs, ces grands artistes, il faut l'avouer, qui les avaient conçus et réalisés, n'étaient au fond que d'infâmes scélérats, et leurs superbes demeures, que des coupe-gorges domestiques, des repaires de tous les attentats et de tous les forfaits. On frémit au seul souvenir de tant de crimes dont ils furent souillés. Mais en même temps on se rappelle avec bonheur que, dès le commencement, ils furent sanctifiés par la présence des chrétiens. Saint Paul nous l'assure (1). Comme il est doux de penser que la vertu y vécut à côté du vice, l'humilité en présence de l'orgueil, l'innocence près du crime, et l'aimable charité en face de la plus odieuse barbarie !

Domitien sacrifia habilement une grande partie des constructions de Néron, en les abandonnant au peuple; mais il orna son palais avec une recherche extrême. On peut en étudier sur le sol la merveilleuse disposition ; on retrouve même quelques spécimens des marbres rares dont il était revêtu ; on reconnaît le péristyle, l'atrium, les bains, le tribunal, le nymphœum, la bibliothèque, le triclinium et son inévitable accessoire, le *vomitorium*, dernière et honteuse expression de cette civilisation raffinée; puis le lararium, ou chapelle domestique, dans laquelle Alexandre Sévère plaça plus tard Abraham et Jésus-Christ à côté d'Apollon et de Jupiter.

De Domitien à Septime-Sévère, les empereurs

(1) *Philipp.*, IV, 22.

s'occupèrent plus d'entretenir les palais que de les agrandir. Septime-Sévère y ajouta au midi des embellissements importants. On y voit les restes fort intéressants des bains, des loges, des salles, du septizonium. Sur les murailles du stadium, champ intérieur de courses et d'exercices gymnastiques, nous lisons les noms des lutteurs, suivis des chiffres qui indiquent le nombre de leurs victoires. Le pœdagogium, ou école des pages, est couvert de dessins espiègles et d'inscriptions plaisantes de la gent écolière Le gigantesque balcon du pulvinar, ou loge impériale, développe sa courbe harmonieuse en face du Circus Maximus. Je me figure les empereurs venant y contempler les jeux du cirque, et jouir du spectacle de ces gradins animés par quatre cent mille spectateurs.

C'est ici la partie la plus pittoresque du Palatin. Les épaisses murailles de briques émoussées, les tronçons d'arcades, les grandes voûtes, les sculptures et les marbres, projettent leurs silhouettes dentelées sur le fond azuré du ciel, comme sur un riche écran, et offrent mille perspectives pittoresques et inattendues. Une nature vierge s'épanouit sur le cadavre du géant vaincu. Les lierres y serpentent, les fenouils, les anémones, les mauves, les herbes parasites enveloppent de leurs mille bras flexibles les pierres écroulées et les fûts de colonnes renversés ; cette végétation envahit les pans de murailles difformes, et grimpe jusqu'aux plus hauts sommets qu'elle couronne d'un diadème de verdure. Dans un coin, un amandier en fleurs, sorti des flancs d'un mur éventré, étale sa blanche robe de première communiante, inondée d'une pluie de rayons de soleil.

En présence de ce spectacle, l'esprit reste pensif

et rêveur, allant alternativement du présent au passé, de la terre au ciel. Il contemple avec surprise cette étrange destinée des œuvres humaines, fatalement condamnées à tomber et à disparaître devant l'éternelle jeunesse des œuvres de Dieu !

NOUS sommes descendus aux prisons Mamertines. Ce sont d'affreux cachots, placés l'un au-dessous de l'autre, avec une seule ouverture ronde au centre de la voûte par laquelle passaient à la fois l'air, la lumière, la nourriture et les prisonniers. Joli spécimen de l'aimable civilisation romaine. C'est là que saint Pierre et saint Paul furent un jour enfermés. Et la religion qui purifie tout, ennoblit tout, sanctifie tout, la religion qui efface partout les traces de la barbarie parce qu'elle aime les hommes, a enchâssé ces horribles et infects réduits dans une gracieuse église. Nous avons visité ce lieu vénéré, nous avons bu à la source miraculeuse que fit jaillir le chef des apôtres pour baptiser ses compagnons de captivité ; et en demandant à Dieu, pour nous, la grâce qui fait les forts, nous l'avons conjuré aussi d'accorder à sa cause, le suprême triomphe que les Apôtres ont mérité par leur foi et par leur martyre.

LE Colisée porte le cachet du goût et du style de la grande époque impériale. Il n'y a que la moitié d'une des parois extérieures qui soit demeurée entière; mais elle est magnifique, avec ses étages qui se succèdent, ses colonnes à demi engagées,

et sa longue file de portiques circulaires. Les trois ordres de l'art grec y sont superposés : le dorien, l'ionien et le corinthien, couronnés par une attique. La magie des proportions et des lignes est surprenante.

On a remarqué que le Colisée occupait le centre des sept collines, qui viennent se ranger autour de lui, en couronne. Lui-même élève sa masse audacieuse, comme une huitième montagne, plus hardie et plus grandiose que toutes les autres. Quelles vastes proportions ! Un édifice de seize cent quarante et un pieds de circonférence, cent cinquante-sept pieds de hauteur, pouvant contenir cent mille spectateurs ! L'immense ovale intérieur ressemble à une coupe, remplie d'abord du sang des esclaves, puis de celui des martyrs. Une longue perspective de ruines descend du sommet jusqu'à terre. On y constate à la fois l'empreinte de la main du temps, des hommes et des barbares. Depuis plusieurs siècles, le calme le plus profond s'y est établi, l'herbe y pousse et les oiseaux y chantent.

Pour nous, ce lieu est à jamais consacré par le souvenir béni de nos chers martyrs. Les papes en avaient fait un temple, et ils avaient eu raison : ce fut une belle et grande pensée de purifier par la religion cet infâme théâtre des cruautés et des barbaries païennes. On y venait en pèlerin, on s'y agenouillait sans respect humain, et on y priait comme dans une église. Aujourd'hui ce sol sacré a été *laïcisé,* s'il est permis de parler ainsi ; il n'offre plus qu'un objet de curiosité vulgaire. Je vois autour de moi l'arène, le podium, les gradins, les terrasses ; je m'incline au-dessus des galeries souterraines qui servaient de repaires aux bêtes, coulisses ténébreuses de ces formidables acteurs. La désolation est partout ; il n'est rien resté,

nulle part, des œuvres des persécuteurs : les palais, les fêtes, les loges, les temples, la gloire, le Sénat et le peuple, les bêtes et les hommes, tout est à terre, tout est confondu dans la même poussière. Mais les âmes des victimes sont au contraire vivantes et glorieuses ; c'est leur image consolante et suave qui plane sur ces ruines, qui en remplit la triste solitude, les cavités muettes et profondes. Il n'y a pas ici d'ossements comme dans les catacombes ; il n'y a pas de tombeaux vénérés, il n'y a pas de reliques, il n'y a même plus cette simple croix de bois, ni ces élégantes stations du chemin de la croix qui ornaient si bien la nudité de l'amphithéâtre; mais qu'importe ? il y a toujours la grande voûte du ciel, ouverte au-dessus de nos têtes, et le chemin d'azur qu'ont suivi les âmes des martyrs pour aller se réfugier dans le sein de Dieu. Ces héros du sacrifice et de l'amour ont demandé au Seigneur de venger leur sang ; et le Seigneur dont la puissance est toute miséricordieuse, a vengé ce sang en convertissant le monde et en le sauvant; et après ce mémorable triomphe il a laissé sur le champ de bataille cette vieille ruine, comme un vainqueur qui laisse sur son passage une forteresse démantelée pour mieux attester sa conquête. Depuis le sommet jusqu'à la base de cet édifice, depuis la pierre jusqu'au grain de sable, tout parle, tout chante, tout proclame la force des victimes, la faiblesse des lions, et la divinité du Christ et de son Église.

Illustre et sainte légion des martyrs, priez pour nous !

PROFILS romains.

Le comte Edouard-Alphonse Lefebvre de Béhaine est, depuis cinq ans, ambassadeur de France près du Saint-Siège. Par un des plus étranges contrastes, il habite, sous les fenêtres mêmes du Quirinal, le beau palais Rospigliosi ; il est donc à deux pas du roi d'Italie, chez lequel il ne va jamais. Il a cinquante-huit ans, et est commandeur de la Légion d'honneur depuis 1880. C'est d'ailleurs un diplomate fort distingué, ayant passé toute sa vie dans les ambassades et parcouru successivement toutes les cours de l'Europe. Ses fonctions ne sont pas une sinécure, et il lui faut des prodiges d'habileté pour maintenir les bonnes relations entre la Papauté et un gouvernement si brutalement hostile à la religion catholique. Sous ce rapport, les efforts de notre éminent représentant ont été jusqu'ici couronnés de succès ; aussi est-il hautement apprécié par Léon XIII, et par tout l'épiscopat français.

Le commandeur Jean-Baptiste de Rossi est un romain, de la Rome papale. Soixante-cinq ans, figure fine, intelligente, aimable, doué de cette politesse exquise qui est le cachet particulier des vrais italiens. Il a élevé l'archéologie chrétienne à la hauteur d'une science, et il en est regardé comme le maître incontesté. Il a publié plus de cent vingt ouvrages, parmi lesquels la *Roma sotterranea* et les *Inscriptiones christianæ* ont une réputation universelle. C'est le Christophe Colomb des Catacombes. Il a pénétré les plus intimes mystères de ces vieux sou-

terrains avec une perspicacité qui tient du génie. Après une longue et patiente étude des textes et des lieux, il annonça un jour ce qu'il prétendait découvrir, et l'événement a pleinement justifié ses pressentiments. Un morceau de marbre couvert d'un lambeau d'inscription lui fit deviner la catacombe de Saint-Calixte, dont seul il affirmait l'existence. Scientifiquement, il procédait à la façon de notre Cuvier, qui, avec un fragment d'os fossile, arriva à la reconstruction d'un animal antédiluvien.

M. de Rossi a eu le rare bonheur de rencontrer en Pie IX un prince aussi généreux qu'intelligent. Ce grand pape, nommé à juste titre le restaurateur de l'antiquité chrétienne, *vindex antiquitatis*, acheta plusieurs catacombes, y fit exécuter les fouilles à ses frais, et mit à la disposition de l'illustre archéologue le vaste palais du Latran, pour en faire le plus beau musée et le plus admirable livre qui soit au monde. Quel charme d'entendre M. de Rossi interpréter ces pages de pierre, avec sa parole claire, élégante et forte, qui procède du théologien, j'allais presque dire du Père de l'Église, en même temps que du poëte et de l'artiste! Pie IX l'honorait de sa royale amitié, et aimait à s'entretenir avec lui dans l'intimité, à travers les magnifiques galeries vaticanes. Aussi sa mémoire restera intimement unie dans la postérité, à celle de l'illustre Pontife.

Nous avons revu Saint-Pierre. C'est véritablement l'église incomparable, le chef-d'œuvre de l'homme. Tout y est noble, admirable et grand, l'ensemble et les détails. Nous parcourons

lentement cette vaste nef avec ses arceaux enguirlandés, ses proportions gigantesques, et le développement de son avenue qui semble aller se perdre jusque dans l'infini. La longue file de ses statues colossales, les colombes et les anges qui grimpent le long des pilastres comme pour remplir l'énormité du vide, les caissons dorés qui brodent la voûte, ces colonnes qui se tordent en soulevant le superbe baldaquin de bronze, et au-dessus cette large coupole béante, avec ses mosaïques d'or et ses fresques éclatantes, s'arrondissant comme un ciel intérieur où se joue la lumière; tout cela est d'une majesté imposante et douce, vaste et harmonieuse, qui réjouit et enchante, mais qui n'écrase pas. Partout, dans l'énormité des piliers, sur la fière courbure des voûtes, à travers la profusion des décorations, se lit la richesse et la force. C'est le génie humain transfiguré par le surnaturel. Je comprends ici la puissance expressive des lignes et la beauté réelle de cette architecture, si différente cependant du gothique. Ces profils droits, cette régularité de la forme grecque respirent le calme, l'immutabilité et la sérénité saine. Il s'en dégage une sensation de pureté, de fraîcheur, d'éternelle jeunesse qui ravit. A mesure qu'on avance, les grandes chutes de lumière qui tombent du dôme, projettent sur les marbres et les peintures des pluies de rayons et de blancheurs éblouissantes, qui inondent ensuite tout le vaisseau d'une sorte d'atmosphère rosée.

Au fond de l'abside s'arrondissant avec des proportions monumentales, se détache le bronze fauve de la chaire de Saint-Pierre, porté par les statues colossales des quatre grands docteurs de l'Église qui s'agitent vaguement dans l'espace. De chaque côté, la croix du transept étend ses deux bras avec des rondeurs grandioses. En descendant, les basses nefs

plus étroites prolongent leurs voûtes avec une grâce infinie; elles sont peuplées des mausolées des papes autour desquels gravite tout un monde de saints, d'ornements, de vertus, de génies. Quand on s'est arrêté à chacun de ces autels, devant ces tombeaux, près de ces peintures d'un indestructible éclat, en face de tous ces trésors d'insignes reliques et de pieuses images, il semble que l'on soit devenu meilleur et plus heureux; car on ne saurait voir ces merveilles, sans en rendre grâces à Dieu, et sans être pénétré de respect, d'admiration et de reconnaissance.

Aujourd'hui, jeudi 3 mars, anniversaire du couronnement de Léon XIII; chapelle papale au Vatican.

Depuis l'occupation sacrilège de Rome par un roi étranger, les grandes solennités religieuses ont été interrompues, et les belles *funzioni* de la Sixtine, autrefois très fréquentes, sont devenues fort rares. Aussi quand une de ces cérémonies se présente par hasard dans le cours de l'année, elle excite une vive curiosité parmi les étrangers, et parmi les romains eux-mêmes. Pour plusieurs, c'est l'unique occasion de voir Léon XIII, ce pape éminent, savant, laborieux, actif, qui en raison même de ses occupations absorbantes et de sa santé délicate, n'accorde presque plus d'audiences. On m'assure que depuis huit jours les salons de Mgr Macchi, majordome, et de Mgr Della Volpe, maître de chambre, sont assiégés par les visiteurs. Les dames accablent les prélats de politesses et de présents; les messieurs font passer leurs cartes armoriées, déclinent leurs titres et les noms de leurs

amis les plus influents. Mais leurs Excellences demeurent invisibles et les solliciteurs en sont ordinairement pour leurs frais. Combien ne seront pas, aujourd'hui, du petit nombre des élus!

Nous montons à 10 h. et demie au Vatican. Déjà on fait queue dans les loges de Raphaël, à la porte de la salle ducale. Monseigneur, revêtu de la mantelletta, va prendre place immédiatement dans la chapelle Sixtine, dont l'entrée n'est ouverte qu'aux privilégiés munis de billets jaunes. Les billets blancs sont pour la salle ducale, que le Pape doit seulement traverser sur la *sedia*. C'est pour jouir de ce rapide coup d'œil, qu'une foule immense est là, debout, attendant avec une patience héroïque, depuis plusieurs heures. Grâce à l'obligeance d'un jeune prélat italien, avec lequel j'entre en conversation sous les loges, je puis pénétrer, par faveur, dans la première enceinte : on a peine à traverser cette multitude compacte. Vaste salle oblongue, magnifiquement décorée d'arabesques, de paysages et de sujets allégoriques, partagée au centre par une immense draperie décorative, dont deux anges soutiennent les rideaux de marbre. La garde palatine fait la haie, laissant libre au milieu, comme le lit d'un fleuve desséché, la voie par où s'écoulera le cortège. De temps en temps des personnages officiels passent et disparaissent, excitant la curiosité. Les décorés sont innombrables. Les camériers de cape et d'épée portent sur la poitrine la large chaîne d'or ornée de la tiare et des clefs pontificales. On regarde machinalement les uniformes, les cérémoniaires qui rangent le clergé, les officiers qui font placer l'escorte.

A 11 heures, le défilé commence. Ce sont d'abord les suisses qui ont la fraise, le costume bariolé et les pertuisanes du XVIe siècle; puis les massiers en

pourpoint de velours noir, avec le petit manteau espagnol; ensuite des chapelains en cotta blanche et finement plissée, des camériers en manteau rouge cramoisi, des prélats à la physionomie spirituelle, des évêques avec la croix d'or sur la mantelletta violette, des cardinaux enveloppés de la majestueuse cappa rouge, et suivis de leurs acolytes. Quand enfin apparait Léon XIII, porté sur la *sedia gestatoria,* un léger frémissement parcourt la foule, et toutes les têtes se détournent d'un même mouvement vers la porte d'entrée, comme si un souffle mystérieux eût passé tout à coup sur ces vagues humaines. On voit, dans le lointain, ce Pape vénérable, revêtu de ses ornements pontificaux, le front couvert de la tiare d'or et d'argent, assis sur son trône mobile, et glissant mollement au dessus des têtes, comme s'il était suspendu dans les airs. Il approche lentement. Cette figure austère et pâle est extraordinairement douce; elle ne respire que la bonté, la bienveillance et la paix; ses regards limpides et pénétrants descendent sur l'assistance; sa main s'élève paternellement pour bénir. En vérité, la gloire de Dieu resplendit sur son Vicaire, et lui communique une majesté qui n'est pas de la terre, une grandeur qui dépasse celle de tous les monarques couronnés, une auréole que ne possède aucun autre front royal! Mais la vision, qui va s'éloignant de plus en plus, s'évanouit comme un rêve. Elle entre dans la chapelle Sixtine, où un immense rideau de pourpre achève de la dérober entièrement à nos regards.

Je réussis à pénétrer à la suite du cortège. Il faut avouer que la Sixtine, vaste église couverte d'admirables peintures, fournit aux cérémonies pontificales un cadre splendide. Sa voûte, longue de deux cents pieds,

a été peinte par Michel-Ange ; et le pinceau du grand artiste y a écrit le poëme du genre humain tout entier, depuis la création jusqu'au jugement dernier. C'est une véritable page de Dante.

De la place que j'occupe, on peut contempler à son aise cette célèbre fresque du *jugement* qui occupe la muraille du fond. Trois cents figures environ, remplissant une superficie de cinquante pieds de largeur sur quarante de hauteur, se détachent sur un bleu de ciel très vif. Jamais la vie, le mouvement, le relief des formes n'ont été portés à un plus haut point. C'est une assemblée de géants et de héros, dont Jésus-Christ occupe le centre. Quel regard foudroyant dans ce terrible juge! quelle fière attitude! Comme il accable d'un geste victorieux ses ennemis terrassés! A côté de lui une belle figure représente Adam, qui attend son arrêt, et se penche en appuyant les mains jointes sur ses genoux. Dans la partie supérieure c'est le triomphe : les élus transfigurés et illuminés par la gloire; et en bas, c'est le châtiment : les réprouvés, les âmes qui luttent avec les démons, les morts qui s'éveillent avec stupeur dans leurs tombeaux, les pécheurs déjà condamnés, sur lesquels la terrible sentence tombe comme une montagne de plomb, pour les entraîner irrésistiblement dans l'abîme.

Malgré les justes critiques dont cette œuvre puissante a été l'objet, on ne peut nier que l'effet en soit saisissant. Eclairée par un rayon de soleil, elle prend un aspect étrange, et a des tons superbes. Les nuages d'encens et la brume légère des cierges semblent en tempérer la dureté, et la couvrir comme d'un voile mystérieux.

Au-dessous de cette fresque, un autel fort simple, surmonté d'un baldaquin, et orné, en forme de réta-

ble, d'une jolie tapisserie représentant l'Annonciation du Barocchio. A gauche, le trône du Pape, recouvert de soie blanche ; puis de chaque côté, tout autour du chœur, les cardinaux, les évêques et les prélats revêtus de leurs riches ornements.

Cette disposition offre un coup d'œil imposant et majestueux. Tous les princes de l'Église, vieillards à cheveux blancs, rangés autour du Pontife suprême, vieillard lui-même, sont une vivante image du sénat du ciel. Leurs figures douces, graves, recueillies, respirent la sainteté. Quelle autre assemblée au monde peut se glorifier de renfermer autant de science, d'expérience et de vertus ?

La messe est chantée par le cardinal Bianchi, l'une des créatures de Léon XIII. Les cérémonies s'accomplissent avec aisance et gravité. Les chantres de la chapelle papale exécutent la messe propre du couronnement, partie en plain chant, et partie en musique *alla Palestrina*, dans ce style ferme, hardi, grave, harmonieux et sonore, qui sied si bien aux offices liturgiques, et dont les accents pénètrent jusqu'au fond de l'âme. Après l'élévation, chant délicieux du *Benedictus qui venit*. Ce motet n'est au fond qu'une humble et touchante prière musicale, pleine de piété et d'onction, où l'opposition des basses énormes avec la suavité des voix élevées et douces, produit le plus saisissant effet. Il n'y a pas, à proprement parler, de mélodie ; ce ne sont que des mélanges et des croisements, des rentrées savantes, de longues tenues pendant lesquelles murmurent des voix vagues et rêveuses, qui semblent venir du ciel. Parfois les parties se multiplient à l'infini ; à chaque instant, une voix se détache, puis une autre, pour suivre un thème propre, et le faisceau s'éparpille si bien qu'à certains moments l'harmonie totale semble

un effet du hasard, comme l'immense et sourd murmure d'une forêt agitée par la tempête ; jusqu'à ce qu'enfin les éléments dispersés se rejoignent, et se réunissent dans un bel accord de repos, plein de majesté et d'ampleur.

A la fin de la messe, le Pape donne sa bénédiction d'une voix forte et vibrante qui remplit toute la chapelle ; et il est emporté sur la *sedia* avec le même cérémonial qu'auparavant, et au milieu du même cortège. Puis la foule s'engouffre sous les voûtes énormes des corridors, des escaliers, des portiques, et s'écoule lentement, en faisant entendre, dans le lointain, un vague murmure prolongé.

Après avoir visité les monuments, les sanctuaires, les personnages de la ville sainte, il faut maintenant songer au départ. Quelle tristesse dans ce mot ! Il semble que sur le point de se séparer de Rome et du Pape, on les trouve plus beaux que jamais.

Le samedi 5 mars, Monseigneur avait son audience de congé. Nous nous rendons au Vatican à midi, accompagnés d'un jeune ecclésiastique blésois, élève du séminaire français. La voiture, après avoir contourné longuement le chevet de la basilique de Saint-Pierre, nous dépose dans la cour de Saint-Damase, au pied du bel escalier en marbre blanc, dont la rampe douce conduit à l'appartement pontifical. Les antichambres sont occupées par les cámériers et les gardes-nobles en grande tenue. Dans l'un des salons, une demi-douzaine de prélats, en manteau violet, causent à voix basse autour d'un grand *brasero*

de cuivre; les parquets sont couverts d'épais tapis; les plafonds resplendissent de dorures et de fresques remarquables; des tentures rouges descendent le long des murailles; quelques sièges de bois verni, et une console dorée supportant un crucifix d'ivoire, complètent ce royal ameublement.

En face de cette majesté grave et sévère, on découvre, par les larges fenêtres, dans un océan de lumière dorée (1), le riant panorama de Rome. Au premier plan, le nouveau quartier des *Prati*, avec ses grandes maisons neuves encore inachevées; puis le château Saint-Ange sur lequel flotte maintenant la croix de Savoie, à la place du drapeau pontifical or et argent; et dans le lointain, la masse confuse de la ville entière, avec ses dômes, ses palais, ses clochers, ses édifices, dont les ondulations viennent mourir aux pieds du Vatican, et semblent s'incliner devant la royauté méconnue du Vicaire de Jésus-Christ.

Monseigneur s'entretenait depuis quelque temps avec le Souverain Pontife, lorsque tout à coup une petite porte latérale s'ouvre; et *monsignore* Della Volpe s'avançant vers nous, nous invite à le suivre. Nous sommes introduits près de Léon XIII. Je me prosterne à ses pieds. C'est toujours la même bienveillance, la même mansuétude, la même bonté. Sa Sainteté daigne me tendre la main, et commencer la conversation. Je réponds en quelques mots à ses questions. Je lui demande une dernière fois sa bénédiction pour moi, pour ceux qui me sont chers, pour les intentions qu'il me permet de lui exposer.

(1) Aurea luce et decore roseo. *Ancien Brev. Rom., Hymne primitive de S. Pierre et S. Paul.*

Il accède à tous ces désirs avec une paternelle sollicitude; il écoute ces petites choses, lui qui en traite, à cette heure, de si grandes; et lorsque le moment est venu de quitter enfin sa présence fortifiante et consolante, il nous bénit affectueusement, et embrasse Monseigneur avec la plus tendre effusion.

La soirée se passe dans les préparatifs du départ. On rassemble à la hâte les objets collectionnés chaque jour un peu partout, ces mille riens auxquels le cœur s'attache, et qui grossissent démesurément le bagage du voyage : il ne faut rien moins qu'une valise supplémentaire pour les contenir. Nous faisons nos adieux aux chers et excellents Pères du séminaire français, qui ont été pour nous si pleins de cordialité et d'attentions.



RETOUR EN ZIGZAGS

A dix heures du soir, le chemin de fer nous emporte vers Assise. Nous voici de nouveau au milieu du désert silencieux de la campagne romaine. La pâle clarté de la lune, tombant sur cette nature désolée, lui donne mille reflets fantastiques et mystérieux. De temps en temps, une lueur jaunâtre et fumeuse signale les stations : on dirait la lampe du gardien des morts qui veille à la porte d'un vaste cimetière. Mais bientôt des noms connus et charmants retentissent à nos oreilles : Nerni, Terni, Spolète, Foligno, ces perles de la campagne ombrienne.

A 3 h. 29, nous sommes à Assise. Une voiture nous conduit lentement, en suivant les capricieux lacets d'une route ascendante, jusqu'à la ville bâtie en amphithéâtre sur le penchant de la montagne. Les arbres et les maisons se baignent dans la brume matinale qui flotte avec les premières blancheurs de l'aube. Tout à coup, au bout d'une rue étroite et abrupte, une large place rectangulaire bordée de portiques appuyés sur de fines colonnettes, introduit à la basilique de Saint-François.

C'est dimanche ; beaucoup de citadins et de paysans arrivent pour assister à la première messe. Leur foule pittoresque forme une longue procession qui s'engouffre et disparaît dans les sombres profondeurs de l'église. Nous offrons le Saint-Sacrifice à la

chapelle souterraine, sur le tombeau de l'aimable saint. Que de vertus et que de poésie autour de ce précieux monument ! Nous visitons ensuite la basilique. C'est une merveille. Il y a là trois églises, placées l'une sur l'autre, toutes inspirées par le culte du séraphique patriarche, et qui sont comme une admirable floraison artistique déployée au-dessus de sa tombe.

Voici d'abord la crypte éclairée par de nombreuses lampes. Chapelle vaste et richement décorée. Le corps du saint, dont une nouvelle invention fut faite en 1818, occupe le centre d'un rocher massif, enchassé dans une grille de bronze doré, d'une rare élégance.

L'église inférieure est spacieuse et profonde ; sa voûte écrasée repose sur de larges arceaux ronds qui se courbent jusqu'à terre ; une lumière éteinte et mystérieuse, glissant à travers de sombres vitraux, rampe sous ces voûtes majestueuses, toutes couvertes d'arabesques, de guirlandes, de feuillages, de figures, de fresques, exécutés par Giotto. En ce moment une multitude de campagnards endimanchés remplissent la vaste nef, accroupis dans les coins, entassés sur des bancs noirs ou agenouillés sur les dalles. Race forte mais inculte. Ils n'ont pas l'air niais, et cependant ils restent là, les yeux fixes et hagards, dans une immobilité étrange. Ils ne bougent pas plus que des statues, et plusieurs heures après, nous les retrouvons à la même place et dans la même attitude.

Au-dessus de ce temple intermédiaire, l'église supérieure s'élève dans l'air et la pure lumière, aussi gracieuse, aussi élégante, que l'autre est grave et sévère. On dirait la vision du paradis succédant à celle de la vallée des larmes. Ses minces colonnettes,

ses ogives gothiques, encadrent merveilleusement les histoires sacrées, dont Cimabue l'a couverte depuis la base jusqu'au sommet.

Honneur au XIIIe siècle, qui a inventé cette merveille, où la terre semble s'unir au ciel, où le génie de la théologie rivalise avec celui des arts, Dante avec Giotto. Il fallait que ces peuples du moyen âge fussent vraiment une génération de saints et de poètes incomparables, pour concevoir et réaliser cette sublime apothéose de la foi chrétienne, dont l'humble germe caché dans la terre, se développe par la pénitence au sein de l'humanité, pour aller ensuite chercher son épanouissement jusque dans les profondeurs de l'amour divin.

En parcourant la ville, nous retrouvons à chaque pas la trace vivante du séraphin d'Assise. A la *Chiesa nuova,* bâtie sur l'emplacement de sa maison paternelle, on voit tous les souvenirs de son enfance, la pauvre étable où il naquit, et la prison où son père l'enferma un jour pour le punir de l'excès de ses aumônes. Plus loin, c'est le monastère et l'église de celle qui fut la grande conquête de saint François, sainte Claire, devenue première abbesse des Clarisses; son corps est là tout entier, sous le maître autel, dans un état de parfaite conservation, entouré des fresques de Giotto : à Saint-Damien, se trouve la porte murée, du haut de laquelle, armée du Saint-Sacrement, elle repoussa les Sarrazins, déjà maîtres de la ville. Enfin, au fond de la vallée, se cache la petite église de la Portioncule, riche de tant de grâces et de tant de vertus, aujourd'hui encore témoin de tant de prodiges, et qu'une magnifique basilique couvre de son immense dôme, semblable à un vaste reliquaire de pierre. Un parfum de grande sainteté embaume ces plaines, ces montagnes, ces villes, ces villages.

Nous les quittons à regret, à 1 h. 7 de l'après-midi, en jetant un regard d'adieu sur le vieux monastère qui couronne la *colline du Paradis* comme une citadelle guerrière.

Bientôt nous découvrons Pérouse, que gouverna pendant trente-deux ans Léon XIII. De loin, le fouillis de ses vieilles tours, de ses monuments étrusques et les clochers de ses cent cinquante églises ou monastères, semblent sourire au voyageur. Ce pays est riche et prospère. Partout des villages, partout des habitations, partout une belle et puissante culture. La nuit survient à Florence, et le chemin de fer traversant une chaîne abrupte de l'Apennin toscan, se dirige vers Bologne. Les collines se dressent comme des fantômes; les arbres fuient comme des spectres, sous les blancs rayons de la lune; et lorsque le train s'arrête, le sifflet de la locomotive éveille dans le lointain mille échos endormis.

Au delà de Bologne l'aspect est tout autre : les montagnes ont disparu et des deux côtés s'étendent d'immenses plaines, plantées de mûriers et de peupliers qui s'alignent symétriquement jusqu'à l'horizon. L'eau brille partout à fleur de terre et semble dormir dans une multitude de canaux qui coupent capricieusement les champs. Le Pô y promène lentement ses eaux languissantes. Même quand il se dérobe derrière son rideau de bois et d'oseraies, on sent sa présence dans cette belle et riche plaine lombarde; on le devine aux arbres, aux plantes qu'il abreuve. Après avoir créé sur sa route un

monde, fait surgir des villes, fécondé des champs, il va se perdre là-bas, dans l'immensité, et s'éteindre comme un serviteur inutile de la Providence, dans les profondeurs de l'Adriatique.

Le lundi matin, à 3 h. 50, nous entrons à Padoue. Dès que la ville s'éveille aux chauds rayons d'un gai soleil, nous descendons dans la *strada maggiore* le long de laquelle courent à droite et à gauche de pittoresques arcades soutenant les maisons. Tout cela est antique, provincial, bien tenu ; les ornements orientaux et mauresques inspirés par le voisinage de Venise, s'y mêlent au style italien et à l'architecture germanique. Beaucoup de grandes et belles églises. Au midi la promenade du *Prato*, traversée par un cours d'eau, et autour de laquelle des statues assez médiocres alternent avec les troncs d'arbres; tout près la belle église de Sainte-Justine élevant dans l'azur, avec orgueil, ses huit dômes bysantins.

Mais le monument le plus illustre par sa renommée et sa richesse, c'est l'église de saint Antoine, le patron de la ville ; *il santo*, comme disent les Padouans. Nous y célébrons la messe dans la matinée. La chapelle vénérée du saint, avec ses colonnes, ses pilastres et ses frises de marbres précieux, ressemble assez au portique monumental d'un temple antique. Elle est chargée de riches décorations et de bas-reliefs représentant ses miracles. Parmi de très précieuses reliques, on vénère sa langue, encore intacte et vermeille, cette langue puissante qui, au moyen âge, a remué plus d'hommes que celle de Démosthènes et de Cicéron. L'église elle-même est une immense basilique

où les coupoles rondes se mêlent aux ogives aiguës, les clochers romans aux balcons vénitiens. Il y a, en général, dans tous ces monuments trois ou quatre siècles, trois ou quatre pays. Ils rappellent les époques glorieuses de ces petites villes, qui toutes ont eu leur période héroïque.

Ce pieux pèlerinage accompli, nous partons à 9 h. 12, et à 10 h. 25 nous sommes à Venise.

Il a fallu traverser, pendant une heure, de longues lagunes ; nulle trace de végétation ; partout de la mer et du sable. Un viaduc, long de trois mille six cent trois mètres, et composé de deux cent vingt-deux arches, nous conduit jusqu'à l'entrée de cette ville extraordinaire, île fabuleuse oubliée au milieu du monde réel.

Venise est assise au milieu de la mer. L'eau l'environne de toutes parts, et la traverse en tout sens, lui faisant un réseau de rues mouvantes que sillonnent les gondoles. Chose étrange, elle est belle sans bruit et sans mouvement. Aucune voiture n'y apparaît ; les chevaux y sont aussi rares que les éléphants sur les bords de la Loire. Quand on découvre, dans un lointain transparent, tout à la fois bleu, rose et doré, ces palais, ces églises, ces ponts, ces colonnades, ces hôtels princiers, ces balcons, ces fenêtres, tout cet ensemble d'édifices gothiques, mauresques, orientaux, bysantins, émergeant fièrement du sein de cette vaste nappe d'eau brillante et profonde, on est ravi d'admiration. L'arrivée à Venise produit l'effet d'un rêve en plein midi.

On descend dans la gondole noire au col de cygne.

6

Elle glisse, d'un mouvement insensible, sous les coups d'aviron du rameur debout, qui se penche en cadence. Elle s'engage dans le labyrinthe des canaux. Les formes des maisons ondulent sur la surface des flots. Voici le grand canal qui déploie sa longue courbe lumineuse entre deux haies de palais dont les assises plongent dans la mer. Là-bas, le pont du Rialto, et son arche immense, enjambant hardiment d'une rive à l'autre. Partout un profond silence remplissant l'âme d'une involontaire mélancolie. C'est bien la ville la plus originale qu'on puisse concevoir, mais aussi la plus incommode et la plus triste. Après mille circuits, nous débarquons à l'hôtel *della Luna*, situé à l'extrémité du grand canal, sous les arcades de la place Saint-Marc.

Cette place est grande et belle avec ses rangées de portiques et de palais, et son gigantesque campanile qui s'élève à l'extrémité, nu et droit comme le mât de ce navire de pierre. La basilique et le palais ducal sont des merveilles.

La basilique de Saint-Marc est vaste, d'un style mélangé, plein d'originalité et de majesté. Ses clochetons, ses dômes, ses piliers, sa galerie, ses statues, ses pignons en font quelque chose de mystérieux et d'étrange. Elle est ornée de sept coupoles, de cinq cents colonnes précieuses, et couverte presque tout entière de mosaïques splendides courant sur toutes les voûtes, et traduisant l'histoire sainte depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ. Enrichie des dépouilles de tous les pays où Venise voyait flotter ses pavillons, galerie magnifique de richesses nationales, cette église d'or et de marbre, d'art et de poésie, chante à sa manière la grandeur de Dieu et les gloires de la puissante république.

On l'admirerait longtemps, si le palais ducal n'était

à côté. C'est un édifice tout à la fois sévère et riant, comme un manoir gothique bâti par un troubadour au retour des croisades, où le génie du Nord et celui de l'Orient sont réunis dans une même pensée. Ce qui me frappe le plus, ce sont les grands souvenirs historiques qui le remplissent, et qui sont écrits partout, dans son architecture, dans ses fresques, dans ses sculptures, dans ses ornements féeriques. Ce palais, aujourd'hui vide, et habité seulement par des souvenirs et des chefs-d'œuvre, a une riche bibliothèque, mais les plus beaux récits sont encore ceux que les peintres nous racontent sur les murailles et les plafonds. Partout Venise y est représentée comme l'emblême de la force, de l'héroïsme, de la beauté, de la vertu. Elle règne sur la mer ; elle est parmi les hommes pour protéger la religion et la civilisation ; elle est dans le Ciel avec les saints. Un grand souffle de patriotisme pur et vrai respire partout. Le pont des soupirs est la roche tarpéienne de ce Capitole. Nous visitons ces prisons, appelées *pozzi* ou *puits*, cachots redoutables et ténébreux, ouverts dans les caves du palais. Leur aspect est funèbre. Notre guide nous montre la cellule où fut enfermé, avant son exécution, le doge Martino Faliero, accusé de trahison envers la république.

A 11 heures du soir, une gondole nous conduit à la station. Les formes noires des édifices, les hautes murailles se dessinent majestueusement dans la nuit, dont le silence n'est interrompu que par le léger frémissement de la rame qui frappe la surface de l'eau. L'image de Venise nous poursuit jusqu'à Milan, où nous arrivons le lendemain, à 6 heures et demie du matin.

Messe *al Duomo* dans la riche chapelle souterraine de saint Charles Borromée. C'est, d'ailleurs, le seul autel où les prêtres du rite latin aient la faculté de célébrer, la cathédrale conservant le vieux rite ambroisien. Comme ce tombeau est vénérable et glorieux! Le mot *humilitas*, célèbre devise du grand archevêque et de sa famille, gravé en lettres gothiques sur toutes les parois, rappelle la promesse du Sauveur: *Celui qui s'humilie sera élevé* (1). O Maître, votre parole s'est réalisée ici, et votre serviteur est vraiment élevé sur un trône d'honneur. Dans une châsse d'argent, revêtue de panneaux en cristal de roche, il est là couvert de ses habits pontificaux chargés de pierreries et de diamants, la tête appuyée sur un coussin d'or. Toute la crypte, entièrement tapissée de lames d'argent, représente une valeur de plus de cinq millions. En contemplant les traits de cette grande figure qui a dominé le XVIe siècle, et qui illumine encore le monde, on ne peut s'empêcher de bénir la Providence d'avoir suscité de tels guides et de tels exemples à son Église.

Milan respire la vie, l'activité, le bien-être, l'élégance. Elle ne ressemble en rien aux autres villes italiennes. Le contraste est frappant. L'impression qu'elle produit est celle d'une grande ville. Les belles rues, les places et les monuments n'y manquent pas. Au centre, s'élève la cathédrale ou Dôme, cette montagne de marbre blanc, découpée à jour comme une robe de dentelle. C'est la plus grande église d'Italie, après Saint-Pierre de Rome. Sa décoration

(1) *Luc*, XIV, 11.

comprend plus de quatre mille cinq cents statues. Elle est couverte à l'extérieur de cent cinquante clochetons sveltes et gracieux, terminés chacun par une statue. Napoléon lui-même y a la sienne, sculptée par Canova.

Dans la journée, visite à la Chartreuse de Pavie. On s'y rend en une heure, à travers une vaste plaine fort agréable, plantée d'arbres et arrosée de canaux.

Ce couvent est une des merveilles de l'Italie, et peut-être le monastère le plus somptueux du monde. Là, rien d'austère, de sauvage, d'abrupte; mais une thébaïde riante, élégante, embellie par les arts, étendant au loin sa vaste enceinte de murailles blanches, et couvrant de ses édifices l'emplacement d'un village entier.

Belle église à trois nefs, en forme de croix latine, surmontée d'une coupole et enrichie de chefs-d'œuvre. La façade, entièrement en marbre, offre un chaos d'ornements de toute sorte, statues, bas-reliefs, colonnes, feuillages, bronzes, médailles, clochers, dont l'aspect est peut-être bizarre, mais éblouissant et curieux. C'est du moins une splendide entrée en matière. A l'intérieur, dix-sept autels présentent à l'œil étonné l'assemblage des marbres les plus rares incrustés de pierres fines. Le chœur surpasse encore tout le reste en magnificence. Le lavabo des religieux, avec sa grande vasque de marbre ouvragé, et les figurines qui lancent de l'eau; les deux sacristies, avec leurs peintures et leurs meubles d'ivoire, sont des merveilles d'élégance

et de délicatesse. Paix et miséricorde à Galeas Visconti qui a élevé à la Vierge Marie ce magnifique sanctuaire!

Le couvent renferme de vastes cloîtres entourés de cellules symétriques, aujourd'hui silencieuses et vides, mais autrefois animées par la présence des enfants de saint Bruno. Dans le parc et les jardins se rencontrent de délicieux ombrages qui invitent à la rêverie et à la méditation.

C'est d'ici que notre brave et vaillant François Ier écrivit à sa mère, la duchesse d'Angoulême, après la désastreuse bataille de Pavie, en 1525 : Tout est perdu, Madame, fors l'honneur! « Le roi voulut, dit Brantôme, après estre pansé, faire son oraison dans la Grande-Chartreuse, où estant dans l'esglise, il vit ce petit escriteau d'un vers du psalme de David, qui dit : *C'est bien raison, Seigneur, que tu m'aies abaissé, afin que je puisse désormais mieux reconnoître et craindre ta justice* (1). Cela lui toucha fort au cœur. »

En quittant Milan le mercredi, à 8 h. 15 du matin, nous sommes à Arona, à 10 h. 35. Cette charmante petite ville, assise sur la rive méridionale du Lac majeur, est la patrie de saint Charles Borromée, dont elle possède une statue célèbre.

Pour visiter ce monument, il faut gravir, au-delà des maisons, un sentier pittoresque, suspendu aux flancs de la montagne. A droite, le lac, immobile dans sa

(1) Bonum mihi quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas.

coupe de granit, étend ses eaux bleuâtres, couvertes d'une brume légère. On marche pendant plus d'une demi-heure, sans rien apercevoir; lorsque, tout à coup, derrière un mamelon qui obstruait la vue, le colosse apparaît, et on reste frappé de sa majestueuse grandeur. La statue de bronze et de cuivre, haute de vingt-deux mètres, est placée sur un piédestal de quinze mètres. On pénètre, à l'intérieur, au moyen d'échelles, et en se glissant sous les plis du vêtement. Quatre ou cinq personnes peuvent tenir dans la tête. On peut s'asseoir dans le nez aussi commodément que dans un fauteuil. La statue, bien que colossale, est d'ailleurs harmonieuse et belle; le saint, en costume épiscopal, tient de la main gauche un livre, et bénit de la main droite sa ville natale. Au-dessous, existe encore le château seigneurial des Borromée, converti en chapelle.

A 3 h. 15, nous nous embarquons sur le bateau à vapeur du lac. La soirée est chaude et délicieuse. Les rives sont formées par deux lignes de montagnes verdoyantes qui se mirent dans le cristal, et plongent profondément dans l'eau, la pointe en bas; partout de charmantes villas, suspendues aux rochers, des bourgades riantes qui descendent en cascades, et dont les pieds se baignent dans les flots. Le bateau va sans cesse d'une rive à l'autre, et à chaque instant s'arrête devant un village pour laisser ou prendre des voyageurs. Le lac, large comme un bras de mer, développe, à perte de vue, sa longue ligne azurée, semblable à un immense reptile dont la cuirasse d'écailles resplendit aux mille feux du soir. Au milieu de cette nature morte on dirait le grand œil profond et vivant de la terre, dans lequel se reflète le spectacle des cieux.

Derrière nous, la grande statue de saint Charles

montre longtemps sa masse noire à l'horizon, au milieu des sommets poudrés de neige. Bientôt apparaissent, flottant sur les eaux, les célèbres îles Borromées, couronnées de leurs pyramides de verdure : l'*Isola Bella* et ses jardins suspendus, puis le stérile et petit *Isolino*, l'*Isola Madre* et enfin l'*Isella*. Tant de splendeurs, de richesses, de variétés, font de ce trajet une fête perpétuelle.

A dix heures, nous montons en wagon à Luino, et nous entrons bientôt sur le territoire de la Suisse. Les pâles clartés de la nuit répandent sur le paysage une demi-teinte effacée. Les fantômes des montagnes se dressent de tous côtés, et vont sans cesse en grandissant. Le chemin de fer suspendu aux flancs abruptes des rochers, court à toute vapeur sur les parois des abîmes. Remontant la vallée du Tessin, il traverse plusieurs galeries hélicoïdes, atteint à Airolo, par une pente rapide de cinq centimètres par mètre, cinquante-quatre mètres d'altitude, et franchit en vingt minutes le tunnel du Saint-Gothard, long de quinze kilomètres. Il descend ensuite la belle vallée de la Reuss sur une voie remplie de travaux d'art, et au milieu d'un paysage d'une majesté grandiose. Partout des escarpements béants, des glaciers enveloppés de leurs linceuls de neige, des torrents mugissants, des cascades bruyantes, les seuls êtres vivants de cette solitude. Quelques misérables villages gisent endormis ou morts dans ces gorges sauvages : au milieu de chaumières rabougries se dresse l'église, puis des groupes d'arbres noirs, de sapins épars entourés de brouillards gris et de fumées bleuâtres.

Après Altdorf, on longe le lac des Quatre-Cantons, à la forme étrange et bizarrement contournée, ensuite ceux de Lowerz, de Zug et de Rothsee. Voici le verdoyant Righi à droite, le noir Pilate à gauche. Sur l'épaule de Pilate, deux froids géants, Silberhorn et Jungfrau, sa sœur, nous regardent de dix lieues.

Bientôt se découvrent des vallées admirables de grâce et de fraîcheur ; des prairies d'émeraude ; des vergers de pins, de hêtres, de châtaigniers, de noyers à la superbe ramure, entremêlés de gracieux chalets.

Lucerne et Bâle sont dépassés à leur tour. Nous entrons dans le département du Haut-Rhin, aujourd'hui hélas ! devenu l'Alsace allemande ; et nous saluons en passant Mulhouse avec ses innombrables cheminées d'usine qui couvrent la campagne. Enfin nous retrouvons la France à Belfort, d'où, en huit heures, le chemin de fer nous dépose à Paris, à la gare de l'Est.

La journée du vendredi est remplie par quelques visites indispensables ; et le lendemain matin samedi 12 mars, le rapide de Bordeaux nous laisse à Blois à 11 h. 45.

Les cloches, d'une voix joyeuse, annonçaient aux blésois le retour de leur évêque.

Notre voyage était terminé.

FIN.





Blois, imp. E. Moreau et Cᵉ, rue Pierre-de-Blois, 14.

DU MÊME AUTEUR

BIBLIOTHÈQUE VINOLIENNE

OU ETUDES HISTORIQUES, ARCHEOLOGIQUES, LITTERAIRES

SUR VINEUIL-LÈS-BLOIS

ETIENNE BAUDET, graveur du roi (1638-1711); in-12, 1885. 1 fr. »

JACQUES FELIBIEN, curé-recteur de Vineuil de 1668 à 1689; in-12, 1885 . . . . 1 »

ENTRETIENS SUR L'HISTOIRE DE LA CONVERSION D'UN JEUNE GENTILHOMME HOLLANDAIS, d'après Jacques Félibien, ancien curé de Vineuil-lès-Blois, nouvelle édition, entièrement refondue, corrigée et annotée; in-8°, 1886. 2 »

M. DE VINEUIL (Louis Ardier), son rôle pendant la Fronde, sa vie et ses écrits; orné d'une Vue de Vineuil, d'après un dessin de M. A. Trouëssart, architecte; in-12, 1886. . 2 »

VUE DE VINEUIL, d'après un dessin de M. A. Trouëssart, architecte; gravure in-4°, sur vélin. . . . . . . » 20

HISTOIRE D'UN CENTENAIRE ou NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR JEAN BOUTAULT, sous-doyen du Chapitre de Blois (1738-1836), accompagnée de son portrait, d'après un dessin de la fin du XVIIIe siècle; in-12, 1887. . . . . . 1 50

PORTRAIT DE JEAN BOUTAULT, d'après un dessin de la fin du XVIIIe siècle; phototypie in-12, sur vélin. . . . . . » 20

(Sera continuée.)

SOUVENIR DE LA CINQUANTAINE SACERDOTALE DE QUATRE CHANOINES dans l'Eglise Cathédrale de Blois, le 6 août 1878; in-8°, 1878 *(Épuisé)*.

HISTOIRE DE L'INVENTION DES RELIQUES DE SAINTE AGNES ET SAINT BENIGNE à Veuves, en Blésois, légende des Bollandistes, traduite du latin en français; in-8°, 1884 *(Épuisé)*.

NOTICE HISTORIQUE SUR MGR GERAIGIRY, évêque de Panéas; in-8°, 1886 . . . . » 15

NOTES DE VOYAGE D'UN PELERIN DE ROME, en 1887; in-8°, 1887 . . . . »

